



Horizons

LA REVUE LITTÉRAIRE
DU COLLÈGE AHUNTSIC
VOLUME 17 /// 2019

Horizons

LE MONSTRE

une figure littéraire
anomalie ou transgression ?

LE MONSTRE

une figure littéraire
anomalie ou transgression ?



Robert Louis Stevenson
Le Cas étrange du Dr Jekyll
et de M. Hyde

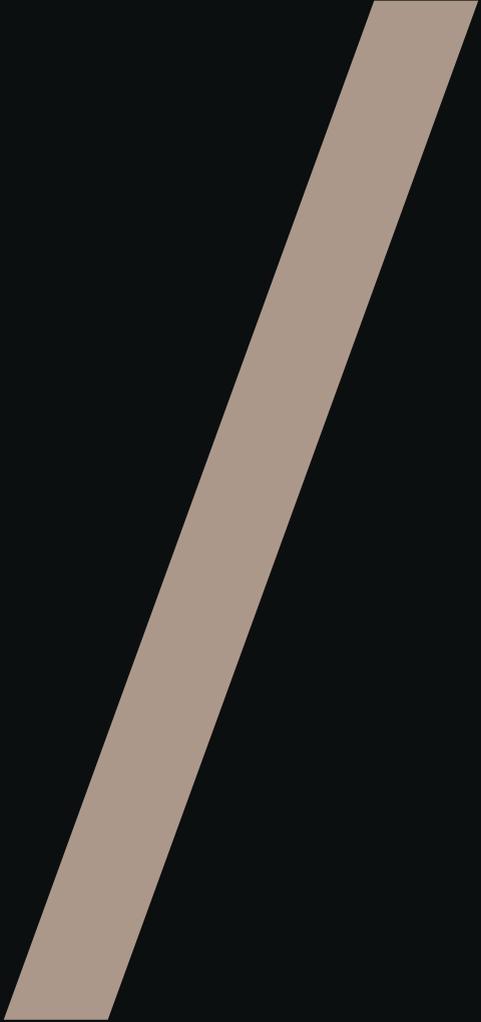
J.R.R. Tolkien
Le Seigneur des anneaux

Franz Kafka
La Métamorphose

Mary Shelley
Frankenstein

Patrick Süskind
Le Parfum

Truman Capote
De sang-froid



// **Horizons 2019**

La revue littéraire du Collège Ahuntsic, *Horizons*, est réalisée par les finissant.e.s du profil Études littéraires, dans le cadre de l'épreuve synthèse de programme. Elle bénéficie depuis dix-sept ans de la fidèle collaboration des finissant.e.s du programme de Graphisme qui assurent aux textes un environnement visuel d'une qualité incontestable. *Horizons* leur appartient autant qu'à nos étudiant.e.s. La réalisation de la revue est aussi rendue possible grâce au programme Techniques de l'impression dont les étudiant.e.s prennent en charge l'impression et la reliure. Entièrement réalisé à l'intérieur des murs du Collège, *Horizons* est ainsi le fruit de cette triple collaboration. Mentionnons une nouveauté cette année : composée de deux à cinq cahiers depuis sa première année – voilà 17 ans ! – notre revue ne constitue plus qu'un seul cahier qui rassemble tous les textes.

Chaque année, nos finissant.e.s doivent d'abord déterminer le sujet littéraire qui sera le tronc commun de tous les textes, puis chaque personne est invitée à choisir une œuvre dont elle proposera une analyse rigoureuse. La réalisation de cet essai, non seulement convoque-t-elle les compétences et les connaissances que les étudiant.e.s ont acquises pendant leurs études, mais exige de leur part un effort important de recherche documentaire et de réflexion. De plus, chaque personne doit produire un texte de création lié peu ou prou à l'écrit, à l'œuvre ou au thème étudiés.

C'est autour du thème du monstre en tant que figure littéraire que tourne l'ensemble des textes. La variété des œuvres étudiées témoigne de la richesse de ce sujet : aux créatures dont la portée mythique est indiscutable (celles auxquelles Frankenstein et Jekyll donnent naissance) s'ajoutent les tueurs en série, ces « monstres modernes », avec Grenouille du *Parfum* et les deux jeunes

truands dont Truman Capote dresse le froid portrait. Enfin, complètent ce numéro l'in-vraisemblable insecte imaginé par Kafka et en lequel se transforme le pauvre Gregor Samsa, et les monstres qui peuplent le vaste univers de Tolkien.

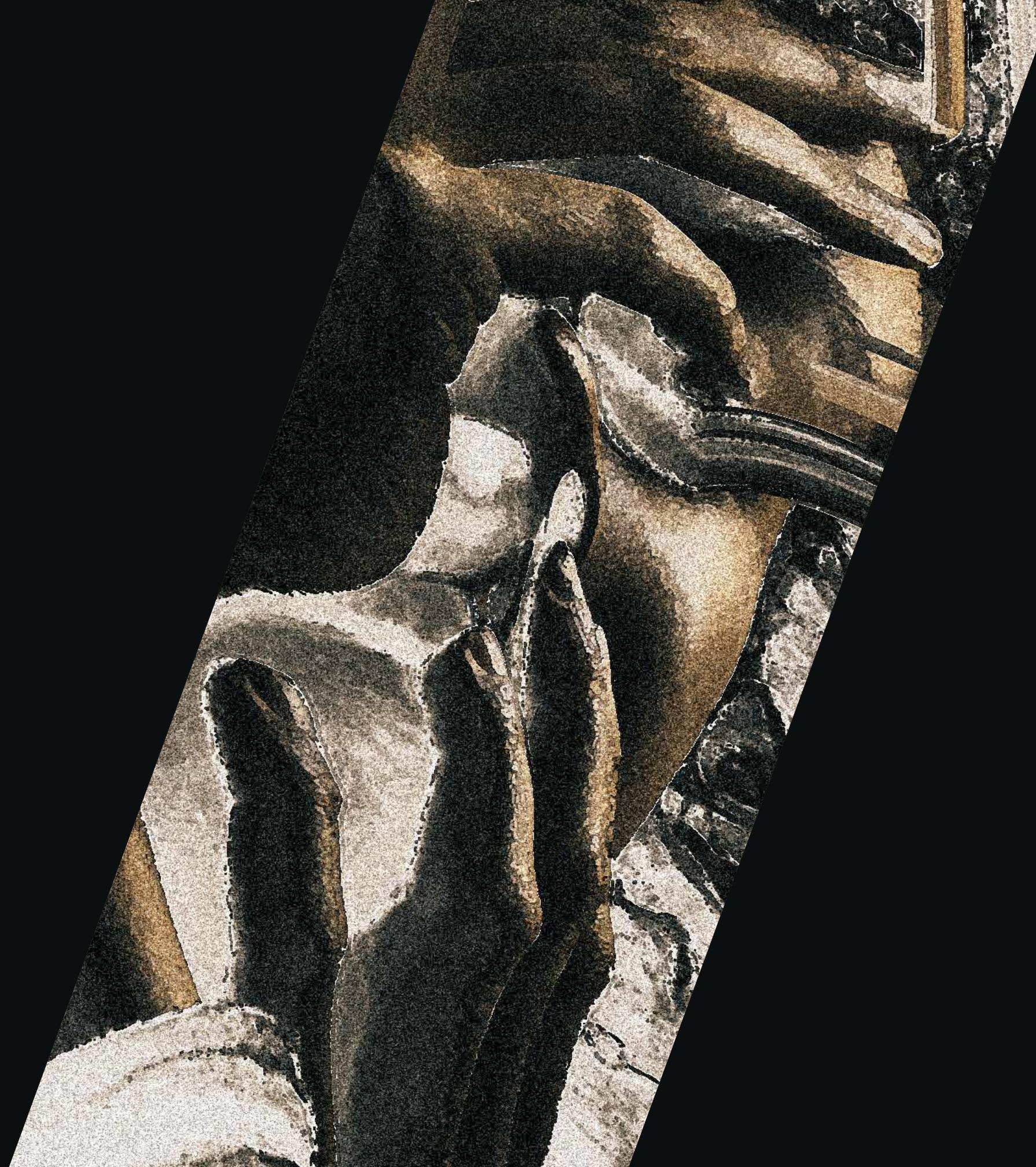
Il me faut souligner deux précieuses collaborations : Manon Bédard qui a encadré les étudiant.e.s de Graphisme chargé.e.s de la mise en page et des illustrations de ce numéro, Michel Éric Gauthier qui en a supervisé l'impression et Elsa Myotte qui a été responsable de la correction des épreuves.

Remercions enfin pour leur soutien à ce projet, Brigitte Gauthier-Perron, directrice adjointe des études aux programmes et à l'enseignement, et Nathalie Vallée, directrice générale du Collège Ahuntsic.

Fabien Ménard
Enseignant et responsable du projet

// Le monstre : une figure littéraire

Depuis les récits originels (la Bible, la mythologie gréco-latine) jusqu'aux plus récents *blockbusters*, le monstre forme un thème aussi universel que l'amour et la mort. C'est dire combien les monstres ont envahi la culture et agissent sur notre représentation du monde. Dans un monumental pied de nez à la fallacieuse notion de « normalité », ils témoignent des craintes d'une époque, mais surtout permettent à l'humanité de s'interroger sur sa propre nature. Tantôt figure de l'impossible, le monstre est insolite, une étrangeté radicale, une aberration fascinante ; tantôt figure de l'interdit, il transgresse l'ordre normatif pour répandre le chaos et la terreur. Cette hésitation essentielle, qui est au cœur de la notion de monstre, s'inscrit en filigrane des textes des six auteur.e.s de ce numéro.





Éditorial

Horizons 2019 2

Le monstre: une figure littéraire 4

Frankenstein 11

Frankenstein ou la quête de l'humanité 12
Essai d'Iris Leducq

Les doutes ne s'envolent pas au vent 18
Poèmes d'Iris Leducq

**Le Cas étrange du Dr Jekyll
et de M. Hyde** 27

Le triomphe du monstre 28
Essai de Myldred Etienne

Qui mène la danse? 34
Fiction de Myldred Etienne

La Métamorphose 41

Gregor: une identité brouillée 42
Essai de Sajed Mohamad

Le retour de l'insecte 48
Fiction de Sajed Mohamad

Le Seigneur des anneaux 55

Tolkien et ses monstres 56
Essai de Marianne Collette

Racines 64
Fiction de Marianne Collette

De sang-froid 71

Capote et les vrais monstres 72
Essai d'Annie Ryan

Le pissenlit 82
Fiction d'Annie Ryan

Le Parfum 91

La grenouille et Dieu 92
Essai de Kessika Eugene

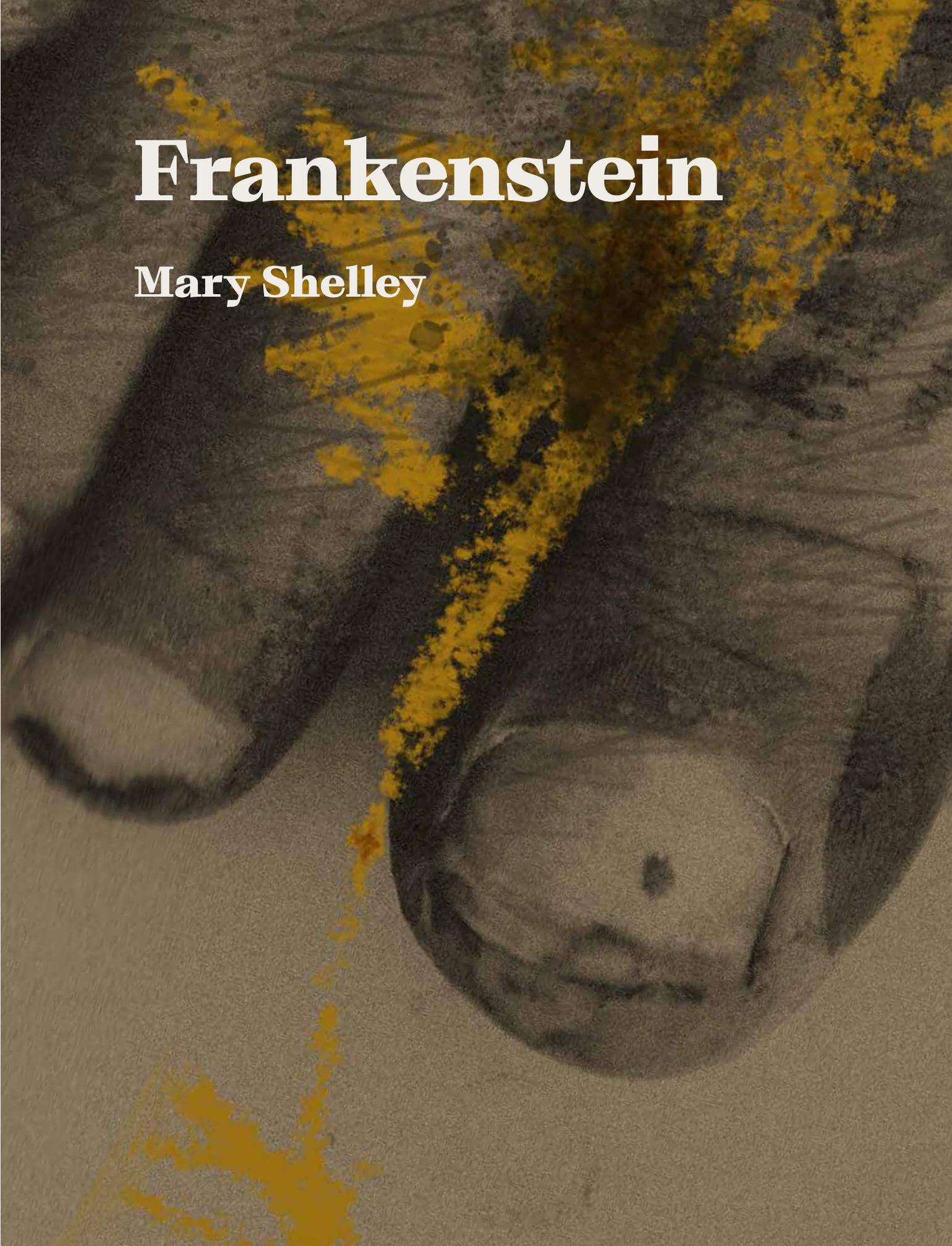
Le don 98
Fiction de Kessika Eugene

Saviez-vous que... 104



Frankenstein

Mary Shelley



Frankenstein ou la quête de l'humanité

Essai d'Iris Leducq

En donnant à la Créature une humanité, Mary Shelley tente un procès à une société prompte à condamner la différence.

De la créature de Frankenstein, on retient le tueur d'enfants, un monstre immense à l'air stupide, à la peau verdâtre et aux traits grossiers grognant plus que parlant avec deux clous plantés dans le cou. Mais surtout un être d'une laideur innommable qui la fera bannir de la société des hommes. Un monstre mu par un désir de vengeance, en réaction à la cruauté humaine qui le condamne à la solitude. En fait, on a tous été marqués par l'interprétation de Boris Karloff dans la première adaptation cinématographique du roman de Mary Shelley, *Frankenstein*, de James Whale en 1931. Ce n'est pas

pour rien qu'on a oublié que Frankenstein n'est pas le nom de la créature, mais du savant fou qui l'a créée. Marie-Claire Kerbrat écrit avec raison : « Nommer « Frankenstein » la créature, et non son créateur, c'est lui rendre justice¹. » Injustice, mot cruellement approprié pour parler du monstre. C'est par son douloureux destin qu'on peut mesurer le procès qu'intente Mary Shelley à la société. *Frankenstein ou le Prométhée moderne* est un texte sensible et intelligent où l'on dépeint les souffrances d'une créature, en effet repoussante, mais qui représente bien plus. C'est un être bon qui sera transformé en monstre non par quelque rayon gamma ou gaz toxique, mais par le mépris et la violence des humains. Créée à partir de cadavres, assemblée dans la noirceur et la folie, elle n'est certes pas totalement humaine, mais, comme on le verra, elle n'est pas totalement monstrueuse.

1. Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur Frankenstein de Mary Shelley*, Paris, PUF, 1997, p. 4. D'ailleurs, le cinéma hollywoodien ne s'est pas trompé en donnant la vedette à la Créature.

Jean Marigny, entre le vin et le lait, elle choisit de boire du lait, « symbole d'innocence³ » et elle va jusqu'à « refuse[r] de tuer des animaux pour se nourrir, se révélant sur ce point très supérieur[e] à l'homme⁴ ». C'est par le regard de l'autre qu'on se définit, aussi avant de voir son reflet dans l'eau, elle n'a pas conscience de sa laideur. La Créature porte en elle des sentiments de bonté, d'amour, de bienveillance et est dotée d'une rare sensibilité. Ces qualités la pousseront à rechercher l'amitié. En pénétrant dans un village, elle se retrouve devant « un vieillard [qui] en [l']apercevant [...] poussa un grand cri [et] s'enfuit » (p. 178). La Créature est plus surprise que blessée par cette réaction, car elle ignore encore que cette frayeur lui est destinée et continuera son chemin dans le village. Elle se retrouvera près d'une hutte située à l'écart de la communauté, isolée au milieu des bois. Au fil des saisons, elle s'attachera à ses habitants, la famille de Lacey (Agathe, Félix et leur père). Pour ne pas les effrayer, elle reste cachée et les épie avec envie et « plus [elle] les contempe, et plus grand [est son] désir de réclamer leur protection et leur bonté » (p. 212). Sa volonté de faire partie de cette famille augmente à mesure

Le « monstre »

La hideur de la Créature est davantage suggérée que décrite, puisque les individus qui la croisent ne prennent pas la peine de la regarder. Ce qui permet au lecteur de s'imaginer le pire et c'est bien plus efficace que n'importe quelle description. Walton dira qu'il ne « peu[t] trouver de mots pour [la] décrire² ». On sait par Frankenstein que la Créature possède une « stature gigantesque », une « peau jaune », un « teint parcheminé » et des « lèvres [...] noires », des « orbites d'un blanc terne » (p. 119). Elle est comparée à un « cadavre démoniaque » et à une « momie ». Frankenstein, comme pour sceller son destin, la désigne sous le vocable de « monstre » (p. 120). En retirant à la Créature son humanité, Frankenstein se justifie et s'autorise à ne pas prendre ses responsabilités. Il fuira le laboratoire, abandonnant le monstre à son sort. D'ailleurs, on remarquera qu'en attribuant le nom de Frankenstein au monstre, la culture populaire répare la faute qu'a commise son créateur en ne lui en donnant aucun. Le premier geste posé à la naissance d'un enfant, n'est-il pas de le nommer ? Cela fait, on reconnaît sa valeur et on lui permet d'exister, ce qui est précisément refusé au monstre. Qui sait, Frankenstein, en assumant ses responsabilités et en nommant sa créature, lui aurait donné un destin autre.

Les racines du mal

La première fois que la Créature ouvre les yeux, elle est comparable à l'enfant naissant : innocente et vulnérable. Elle s'étonne de tout ce qu'elle voit. Au spectacle de la Lune, elle arrête de pleurer et « la contempe avec une sorte d'émerveillement » (p. 176). Comme le souligne

2. Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 314. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

3. Jean Marigny, « Innocence et incompréhension dans Frankenstein », *Cahiers Forell - Formes et représentation en linguistique et littérature - Archives (1993-2001)*, 19 décembre 2017, p. 7, réf. du 23 mars 2019, <http://09.edel.univ-poitiers.fr/lescahiersforell/index.php?id=522>

4. Jean Marigny, *ibid.*, p. 7.



qu'elle l'observe. On peut voir que la Créature n'a que de bonnes intentions, et plus tard elle dira d'Agathe que ses « attitudes délicates [...] suscit[èrent] [s]on amour » (p. 181) et de Félix qu'il était « gracieux de visage » (p. 182). Ironiquement, la Créature s'extasie devant la beauté de Félix en y voyant un indicateur de bonté. À l'instar des hommes, elle juge une personne selon son apparence plutôt que par ses actions. C'est après avoir contemplé la beauté de la famille de Lacey qu'elle se rend compte avec effroi de sa propre laideur. En surprenant son reflet dans l'eau, elle est « la proie des sensations les plus douloureuses de découragement et d'humiliation » (p. 189). La perception qu'ont les autres de son corps change la sienne. On peut voir qu'il y a un parallèle entre beauté et bonté comme si Mary Shelley voulait nous faire comprendre que ceux qui font preuve de ces deux caractéristiques ne sont pas forcément meilleurs

que ceux qui ont une apparence moins avenante. Pour preuve : la famille de Lacey, toute bonne soit-elle, va sans hésitation chasser violemment la Créature.

Le rejet de cette famille digne, bonne et pure qui a – elle aussi ! – subi ce préjudice, fait comprendre à la Créature qu'elle n'arrivera jamais à se faire aimer des hommes. D'autres rejets s'ensuivront qui la convaincront qu'elle est bannie de la communauté humaine : le père d'une fillette qu'elle sauve de la noyade lui tire dessus ; un garçon effrayé la prend pour un « ogre » mangeur d'enfants (p. 224). Au début, ces ostracismes systématiques ne viennent pas à bout de son innocence. Elle conserve un certain contrôle d'elle-même : « J'aurais pu séparer [l]es membres [de Félix] les uns des autres, comme le lion déchire l'antilope. Mais mon courage s'effondra comme sous l'influence d'une langueur profonde, et je me contins. » (p. 216) Comme le signale Kerbrat, la créature est « forte comme un fauve, [mais] elle est moins cruelle que la plupart des hommes (que Félix en l'occurrence) ; plus humaine donc⁵ ».

5. Marie-Claire Kerbrat, *op. cit.*, p. 100.

Un monstre savant

La Créature compense sa laideur par un esprit très cultivé. Apprès de la famille de Lacey, elle apprend la langue et complète ses lacunes en écoutant les leçons données à la jeune Arabe : « Safie [...] et moi fimes de rapides progrès dans la science de la parole [...] » (p. 196) C'est surtout grâce à des lectures qu'elle affine son intelligence. Elle apprend de *la Ruine des empires* de Volney la politique, les mœurs, les histoires et coutumes du monde, tandis que *le Paradis perdu* de Milton, poème épique, lui apprend à distinguer le bien du mal, selon la tradition chrétienne. Évidemment, l'in vraisemblance n'échappera à personne. Il n'est pas plausible qu'une créature complètement ignorante et à qui il suffit d'écouter discrètement des conversations et des leçons d'anglais, arrive à parler avec verve, à lire et à obtenir une vaste culture générale

C'est aussi cette invraisemblance qui fait de la Créature un personnage romantique, au même titre que Quasimodo. Dotée d'une sensibilité mélancolique, elle s'exprime de façon lyrique et déplore son mal de vivre avec émotion et profondeur :

Jour maudit où je reçus la vie !
m'écriai-je en mon désespoir.
[...] Pourquoi donc avez-vous
formé un monstre assez hideux
pour vous faire vous détourner
vous-même de lui avec dégoût ?
[...] [M]a forme n'est qu'un type
hideux de la vôtre rendu plus
horrible encore par sa ressem-
blance même. (p. 210)

La première fois que la Créature ouvre les yeux, elle est comparable à l'enfant naissant : innocente et vulnérable.

en seulement quelques mois. Un tel apprentissage en fera rire et sourciller plus d'un. C'est pourquoi cette invraisemblance a été omise par les adaptations cinématographiques où le langage de la Créature se réduit à des balbutiements. Elle est pourtant essentielle, car l'éloquence de la Créature permet à Mary Shelley de formuler la critique qu'elle fait de la société et de toucher le lecteur. Ce qui n'aurait pas été possible avec un monstre inculte, inintelligent et dénué de sentiments. Apprendre à s'exprimer revient pour la Créature à ressembler aux humains. Cette tentative, vouée à l'échec, lui permet paradoxalement de comprendre pourquoi les humains la rejettent, ce qui la blessera davantage et nourrira sa haine pour les hommes.

Les Souffrances du jeune Werther de Goethe, qu'elle a étudiées, expliquent son lyrisme. Son éloquence ne peut manquer d'émouvoir. On le remarque notamment quand elle essaye de convaincre Frankenstein de lui créer un être semblable pour ne plus souffrir de la solitude :

L'amour d'un autre être supprimerait la cause de mes crimes [...] Mes vices sont les fruits d'une solitude forcée que j'abhore ; et mes vertus se développeront fatalement quand je vivrai en commun avec un égal. (p.230)

Ses mots ne manquent pas d'émouvoir Frankenstein. Son lyrisme n'est pas l'unique sujet qui inscrit cet ouvrage dans le courant romantique : la vengeance, le suicide et le rejet sont des thèmes abordés par ce mouvement. L'évocation de paysages, depuis les montagnes écossaises jusqu'aux plaines glaciales de Russie en passant par les mers d'Irlande et les Alpes suisses, où se mêle la tristesse de la Créature, est tout autant romantique : « La nature se dépouilla de ses attraits, le soleil perdit sa chaleur [...], de grandes rivières gelaient. » (p.221) Le paysage est un prolongement de la Créature, puisque comme lui, elle devient froide.



Vengeance

« Irrité par la douleur, je vouai à l'humanité entière une haine éternelle et vengeresse. » (p.223) On comprendra qu'elle vouera sa haine non seulement à l'humanité, mais aussi à Frankenstein. La Créature, en voulant faire de William un ami, apprendra qu'il est le frère de son créateur. L'injustice d'être seule, alors que son ennemi a un frère, lui est insupportable. C'est pourquoi, emportée par la colère, elle étranglera William. S'ensuivra une série de meurtres dont elle sera directement et indirectement responsable : elle fera accuser à tort Justine, qui est comme une sœur pour Frankenstein, du meurtre de William ; elle tuera Henry Clerval, un ami très proche de Frankenstein. En commettant ces crimes, elle veut que Frankenstein ressente la solitude et la douleur dans lesquelles il l'a plongée en la créant. Or le monstre n'est pas encore tout à fait monstrueux, puisqu'il ressentira des remords en voyant la souffrance qu'il a causée à son créateur. Il « a le cœur brisé et accablé » et a « pitié » de lui (p.316). Mais voilà qu'en apprenant que Frankenstein est sur le point de se marier, alors qu'il a refusé de lui donner une femme, la Créature, folle de rage, rongée par une « soif insatiable de vengeance » (p.316), tue Elizabeth. Shelley semble dire qu'aussi impardonnables que soient les crimes de la Créature, ce sont les multiples rejets que la société lui a infligés qui l'ont condamnée à recourir à la violence. La vision de Shelley est d'une part rousseauiste : Rousseau postulait que « l'homme naît bon. C'est la société qui le corrompt. » D'autre part, elle est avant-gardiste, puisque Shelley avance l'idée que c'est la souffrance qui engendre les monstres. Nous serions tenté de paraphraser la célèbre formule de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas monstre, on le devient ». La Créature dira : « Le Mal devint désormais

mon Bien. » (p.316) Elle remarque l'écart qui s'est créé entre l'être bienveillant qu'elle était au départ et le monstre qu'elle est devenue, et ne voit aucune autre issue que le suicide.

Toute la modernité de Shelley consiste à soulever des questions inhabituelles pour son époque. Elle suggère, d'une part, que ceux qui ont rejeté la Créature soient eux aussi des monstres et, d'autre part, que le manque d'affection vécu par la Créature serait à l'origine du mal qu'elle commet. Tout indique que pour Shelley le coupable est aussi une victime. Ce que confirme cet aveu de la Créature : « Mes crimes ont ma souffrance pour cause. » (p.227)

Les doutes ne s'envolent pas au vent

Poèmes d'Iris Leducq

étiole la lumière
incline ta plume
écarte le vent

illusion

la mort colore
ma joie de parfums blêmes

le croassement du voleur
le havre des peurs
éblouissements parfumés
mon lit d'écume
ceint d'idéaux séchés
qui sont à jamais gravier sous le regard des arbres

grondez
petits corbeaux étalés
sur nos têtes

je m'ennuie de moi du sol enfoncée dans l'ab-
surde
du ruisseau sous mon bras

il coule toujours et détesté

le chat se pose sur mon épaule
les gens crient la foule se bat pour avaler
l'argent qui ruisselle de mon corps

je ternis doucement mes lèvres
sur le dépôt du divin
qui ronge le reflet d'un regard

obsession bâclée
chair d'assaut
j'ai léché la main amère

le dessin d'un fantôme vient saccager
l'irréalité de mon visage

marée hémorragique
posée sur ton cœur inerte
la source noire te baigne

elle attend son heure

les arbres prennent racine sous ma tête
s'étirent se tortillent
et glissent épines sous ma peau
ils sont moi je ne comprends pas

l'angoisse est là qui m'étreint à chaque pas

les ombres de la nuit
chavirent mon cœur dérive
dans les profondeurs les douceurs
qui transpirent s'envolent balancent

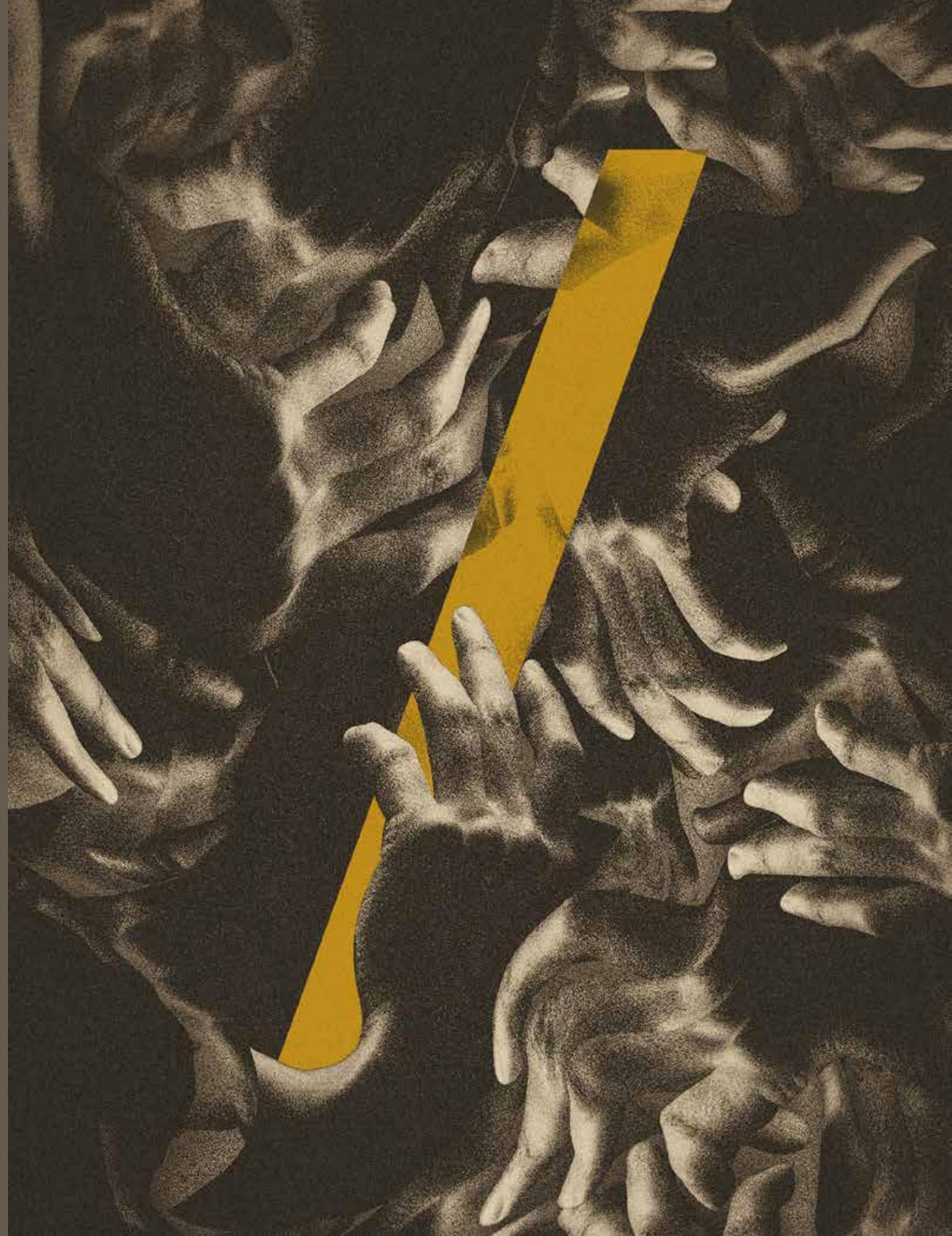
le rugissement des pensées s'ensevelit

je disparais dans le passage écorché
la médisance des oiseaux acérés
je meurs silence aux portes

les mots que j'ai écrits
avortés par ma gorge frôlée de doigts
se sont enfuis de mon regard
ils m'occultent et s'exhalent
ils sont en vie ont pris vie
sans moi

ma sœur ton doigt sur mon nez
ton sourire bonheurs
qui m'ont fait mourir

tes cris dans mes pleurs
dans mes yeux ma bouche mon enfance
résonne dans tes cris



lac étanche
 une petite fille se reflète sur toi
 dans le bois vieille et usée
 elle est sur le nid de guêpes
 l'ombre court dans l'allée
 elle suit la couleuvre bruit sec
 il n'est plus

la fille éclate en sanglots

je tombe m'écrase
 loin de l'arbre
 dans la tombe sous un saule

les ombres tristes
 s'agitent derrière l'orifice des arbres et
 l'amoncellement d'oiseaux morts
 sur mon porche

les lèvres dévorent ma tête

lieu échoué encre au sol
 je perçois la ligne obscène

j'ai chaud la mort s'abreuve à moi je pourvois
 d'euphémismes les lèvres

la plaie des délices abrège mes souffrances
 me regarde comme je regarderais la mort

j'ai oublié les noms de toutes choses
 ceux qui m'entouraient n'existent plus
 je suis seule et sèche
 je n'ai plus de forme d'odeur
 que mes yeux pour voir ce qui reste
 mes oreilles pour entendre le silence
 les mots coulent de ma tête
 il faut blâmer ma main de sable

qui m'arrache au cœur noir

ses doigts crochus dans mes yeux traits déformés
 mimiques hideuses grimaçantes éclosion du mal
 corps blanc éraillé membres tordus
 à la limite de l'être secs agités de spasmes nerveux

l'étau de sa poigne se renforce sur moi

vomissement de tête
 tempête glaciale sur ma peau
 pensées violées
 qui frappent contre la cage de chair

pointe de fuseau plantée dans mon cœur
 soulève-toi cauchemar à deux faces deux pattes
 qui renvoie mon image

ferme les yeux pour oublier

je sens elle flotte
 empeste les murs paroles sourires
 elle m'étouffe me gave me pénètre
 des couleuvres fourmillent en moi
 désert émacié marée noire
 des corps visqueux glissent les uns sur les autres
 m'embrassent et me déchiquettent
 spasmes
 je ne peux plus distinguer cette horreur de mon corps
 colère éreintée
 le vent pleure les genoux craquent sous l'eau salée
 les mains se disloquent le vent suinte

l'eau amère haine féconde se mêlent
 au silence mis à nu

la vague se couche sur moi expulsant
 elle offre à moi ses premiers cris
 vie gémissante perdue oubliée je tends ma main

une vieille femme osseuse essoufflée
 son corps tanné sa peau fine ses veines saillantes
 elle est belle m'émerveille
 son regard lumière absolue dans le mien
 sa bouche asséchée ses mains sèches cassantes
 son corps de trépassée éclore en moi
 redonne l'air à mes poumons à mon cœur
 ses battements à la chair désavouée

sa place à l'existence des hommes

la vie se couche
 sur ses mains de terre

la pluie sur le jour assouvit mon corps
 le soupir des nuages remue
 mon collier de joie abîme des paroles

les doutes ne s'envolent pas au vent

la franchise
 sur nos cœurs écrasés

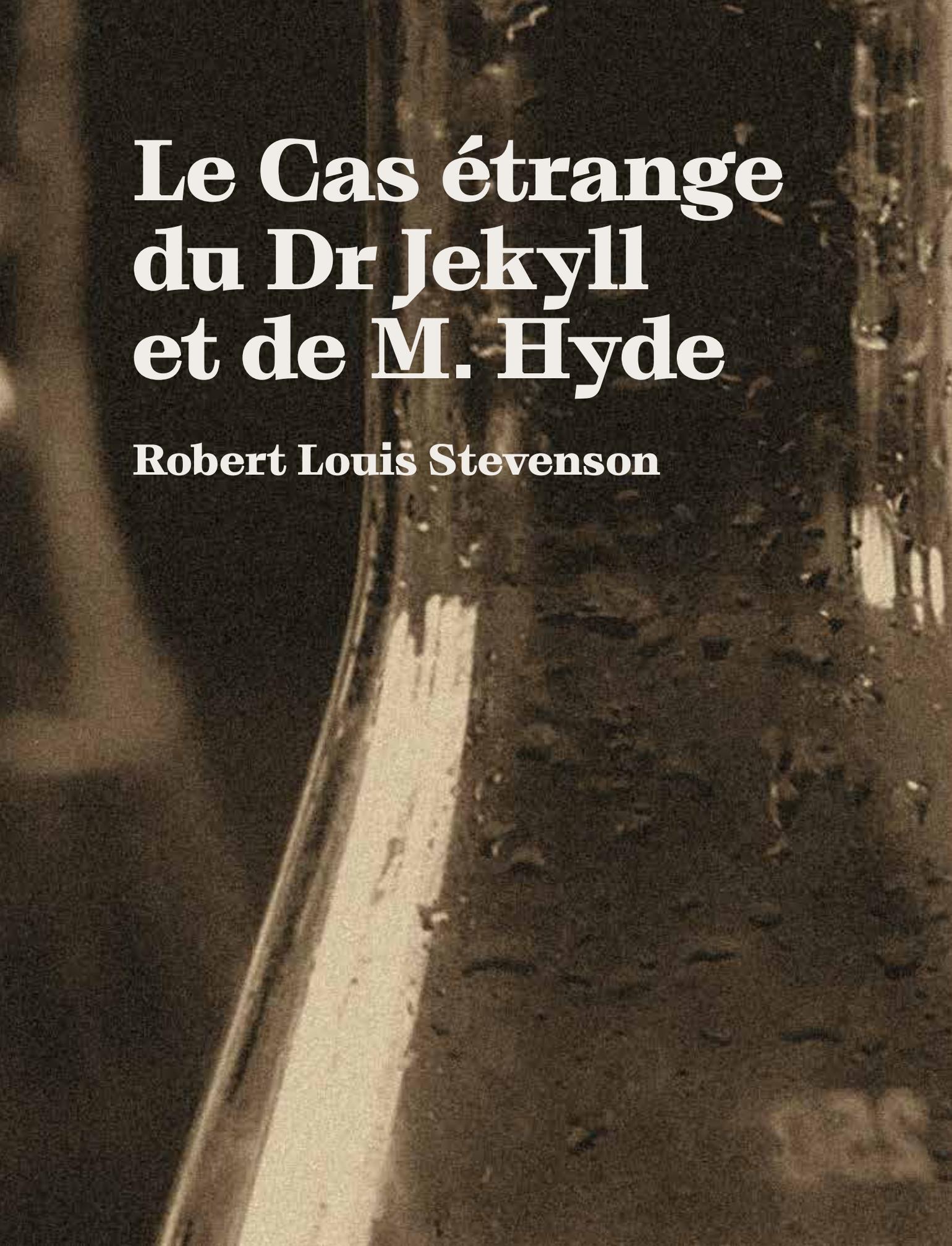
rivage tu t'es décoloré
 étanche ton rêve
 repose-toi et peut-être que demain
 sera murmure

j'ai touché une étoile en enfer



Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde

Robert Louis Stevenson



Le triomphe du monstre

Essai de Myldred Etienne

Si Henry Jekyll incarne la bonté, la générosité et la bienséance, Edward Hyde, lui, est entièrement fait de pulsions animales. Ne nous leurrons pas pour autant : ils forment bel et bien la même personne.

Romancier, poète et célèbre écrivain d'origine écossaise, Robert Louis Stevenson naît en 1850, à Édimbourg. Il a écrit plusieurs textes, dont des essais, des nouvelles et plusieurs récits de voyage (le plus célèbre étant *Voyage avec un âne dans les Cévennes*). Son œuvre est majoritairement composée de récits d'aventures et de récits historiques. Parmi ses nouvelles les plus célèbres, on retrouve *le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde*, publié en 1886. L'inspiration lui est venue « au cours d'une nuit agitée, en poussant dans son sommeil des cris

d'horreur¹ ». En fait, cette nouvelle aborde le fait que la nature humaine est décomposable et dissociable, et que l'homme est divisé entre le bien et le mal. L'intrigue de la nouvelle tourne autour d'un notaire qui cherche à découvrir la raison pour laquelle son ami et aussi son client, le docteur Henry Jekyll, décide de léguer son héritage à un dénommé Edward Hyde dont il n'a jamais entendu parler. On finit par découvrir la présence du double parce que ces deux personnages, Jekyll et Hyde, forment en réalité une seule et unique personne. L'histoire est présentée selon plusieurs points de vue, d'abord celui de Lanyon, collègue de Jekyll, ensuite celui du notaire, Utterson, et finalement celui de Jekyll. Celui-ci explique qu'il a composé une potion qui lui permet de se transformer en quelqu'un d'autre : Hyde. À la suite de cette transformation, Hyde incarne toute la laideur de l'âme de Jekyll, il est la personnification de son mauvais côté. Nous nous proposons d'examiner le personnage de Hyde à la lumière des travaux de Charles Darwin.

1. Patrick Wald Lasowski, « Préface » dans Robert Louis Stevenson, *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Paris, Librairie générale française, 1988, p.154.

L'origine d'un monstre

Sachant qu'Edward Hyde est aussi Henry Jekyll, on peut s'interroger sur les réelles motivations du docteur. Gentilhomme et scientifique de la fin du XIX^e siècle, Jekyll désire aller au-delà des expériences banales de l'époque dans le but de découvrir la profondeur de la nature humaine : « Il advint que la direction de mes études scientifiques, qui se tournait entièrement vers le mystique et le transcendantal, me démontra clairement la lutte perpétuelle qui existe chez l'homme entre le bien et le mal². » Ainsi, Jekyll, prodigieux scientifique, met au point une technique qui consiste à « composer un breuvage qui avait le pouvoir de détrôner ces éléments » (p.110) afin de se transformer en un tout autre personnage. Il finit par arriver à cette conclusion que « l'homme n'est pas une entité, mais deux êtres de nature distincte » (p.125). Refusant cette hybridation, il se rend compte que « c'est à partir de la disposition du Mal qui est en lui qu'il va créer le Monstre³ ». On voit que ce n'est pas juste tout blanc ou tout noir : il y a du Jekyll dans Hyde autant qu'il y a du Hyde en Jekyll. Et pour Jekyll, cette hybridation est malsaine, il la voit comme « la malédiction de l'humanité » (p.109). Le docteur Jekyll crée ce breuvage dans un but précis, celui de séparer son bon côté de son mauvais. Lasowski résume ainsi le projet que forme Jekyll : « le mal pourrait aller son chemin délivré de toutes les entraves que pourrait lui susciter une conscience gênante, et le bien pourrait suivre la grande route de

2. Robert Louis Stevenson, *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde*, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 1998, p.141. Toutes les citations seront tirées de cette édition.
3. Patrick Wald Lasowski, *op. cit.*, p.142.

la vertu en toute assurance et sécurité⁴. » Et selon le scientifique, cela pourrait rendre la vie beaucoup plus supportable puisqu'il est « en proie à de vils désirs et [qu']il s'adonne à des plaisirs qui contredisent son statut⁵ ». Il admet avoir des désirs inavouables, et être attiré par le mal. Ce qui montre l'usage impropre de l'expression « Docteur Jekyll et Mister Hyde » dans laquelle « l'idée est que Jekyll est absolument bon⁶ ». Ainsi, l'invention de la potion lui permet de mener « une existence dédoublée : l'une sociale et l'autre secrète et cachée⁷ ».

4. *Ibid.*, p.99.
5. Caroline Charette, « Le double : de l'inquiétante étrangeté à l'abjection. *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson », *Posture*, « L'infect et l'odieux », no 9, 2007, p.159-169.
6. Patrick Wald Lasowski, *op. cit.*, p.142.
7. Caroline Charette, *op. cit.*, p.161.

Portrait d'un monstre

Lorsqu'il absorbe le breuvage fatidique, Jekyll devient Hyde. Ce breuvage lui cause des transformations radicales, accompagnées de douleurs physiques intenses. Il subit « d'affreuses tortures », cependant après il se sent « plus jeune, plus léger et plus heureux⁸ ». Car une fois que le changement a eu lieu, Jekyll, sous la forme de Hyde, peut assouvir toutes ses pulsions. Hyde qui résulte de cette transformation est capable de tout, sans mauvaise conscience, sans regret, entièrement fait de pulsions négatives. Aucune trace de morale ou d'éthique chez lui : « Je reconnus au premier souffle de cette nouvelle vie que j'étais plus vicieux, dix fois plus vicieux, et aussi je me sentis l'esclave de mes vices. » (p.129-130) L'interprétation habituelle que l'on fait d'Edward Hyde est qu'il « incarne l'instinct de sauvagerie irréfrené, incapable de se maîtriser⁹ ». Il apparaît comme un être repoussant, méprisable et ignoble, qui permet au mal de s'épanouir, qui donne libre cours à ses pulsions, et qui ne lutte pas entre le bien et le mal, car la force unique du mal ne rencontre aucune opposition en lui : « Cet être, que je faisais sortir de mon âme et lâchais seul au gré de ses plaisirs, était par nature méchant et vil. » (p.136)

8. Caroline Charette, *op.cit.*, p.161.

9. Patrick Wald Lasowski, *op.cit.*, p.142.



Une hybridation insupportable

Tout le malheur de Jekyll découle de son refus d'être déchiré entre le bien et le mal. En buvant cette potion, il cherche à éliminer ce conflit intérieur et, par voie de conséquence, à corriger ce que la nature impose à l'homme. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : la nature humaine est imparfaite et les efforts de Jekyll visent à y remédier. Il refuse, de manière catégorique, frisant la névrose pathologique, les limites de la condition humaine. Il a conscience qu'il a « la prétention de changer » (p.110) des éléments hors de sa portée, et considère son acte comme réparateur. Il veut apporter un soulagement à ce que Lasowski appelle « la conscience gênante ». Son but est donc d'apporter une correction au travail initial de la nature ou encore du Créateur. L'hybridation est pour lui un état insupportable. Il condamne la nature parce qu'elle soumet l'homme à une lutte perpétuelle. Ce projet fait de Jekyll un « savant fou », une sorte de démiurge dont l'ambition est de réparer le travail accompli par Dieu. Ne nous trompons pas : ce subterfuge permet surtout à Jekyll d'échapper à la justice. Tant que le mal est perpétré par Hyde, il sait qu'aucun soupçon ne pèse sur lui, et pour soulager sa conscience il se dit que « c'était Hyde, après tout, le coupable, et lui seul » (p.116). Et Jekyll n'est pas sans se mentir à lui-même : il arrive à se dissocier des actes que commet Hyde, comme s'ils n'étaient pas la même personne.

Hyde ne désigne pas le mal absolu, comme on le croit communément, mais bien l'instinct bestial qui subsiste chez l'homme.

Cependant, son attirance pour « le mystique et le transcendantal » en dit long sur sa manière de penser. Le docteur apprécie ce qu'il voit en lui, lorsqu'il est sous la forme de Hyde, ainsi que les envies nouvelles que lui procure sa transformation en Hyde : « Malgré tout, en regardant dans la glace ce vilain masque, je ne ressentais pas de répugnance, au contraire, je l'aimais. Cela aussi était moi. Cela avait un air humain et naturel. » (p.131) Jekyll ne rejette pas cette partie de lui qu'il a réussi à extérioriser, il l'accepte et lui manifeste de la tendresse. On tend fréquemment à présenter Hyde comme étant l'incarnation pure du mal. Cependant, une nouvelle perspective s'impose, selon laquelle il faudrait souligner que Hyde demeure un personnage hybride. Hyde fait partie de Jekyll autant que Jekyll fait partie de Hyde. On est habituellement capable de distancier les monstres de leurs créateurs, comme dans le cas de Frankenstein et de sa créature, mais dans ce cas-ci, Hyde est différent, d'abord parce qu'ils sont « complice et maître de la métamorphose¹⁰ » et aussi parce que c'est « de lui-même que Jekyll tire sa créature¹¹ ».

10. Patrick Wald Lasowski, *op.cit.*, p.154.

11. *Ibid.*

L'évolution des espèces

La sélection naturelle est une théorie développée par Charles Darwin, communément appelée le darwinisme. Ce naturaliste anglais du XIX^e siècle deviendra célèbre avec la publication de *l'Origine des espèces* en 1859. Le darwinisme est la théorie selon laquelle toutes les espèces, qu'elles soient humaines, animales ou végétales, sont vouées à évoluer de manière biologique au fil du temps. Cette évolution serait basée sur une certaine concurrence perpétuelle dans l'ultime but de survivre. La théorie de Darwin peut se résumer à deux idées essentielles : la transmission des gènes par la descendance (précurseur de l'hérédité),

et le tri effectué par ce qu'il appelle la « sélection naturelle ». Il existe plusieurs variations possibles, et ce sont elles qui peuvent mener à des espèces nouvelles. Il est arrivé à la conclusion qu'une grande partie des espèces analysées n'ont pas été créées de manière indépendante les unes des autres. Ces espèces descendraient d'autres espèces. Il découvre que ces changements peuvent varier selon le milieu ambiant dans lequel évolue le sujet en question. Dans son second ouvrage, intitulé *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* publié en 1871, Darwin suggère de façon explicite que l'homme descend du singe. Les intellectuels, et notamment les hommes d'église, seront choqués par une telle théorie qui, selon eux, rabaisse l'homme en l'inscrivant dans une continuité avec les animaux. Toujours dans le but d'établir des liens entre l'animal et l'humain, Darwin publie *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* en 1872.



Hyde ou le darwinisme appliqué

La littérature a souvent été perçue comme l'opposée de la science, et pourtant beaucoup de liens peuvent être établis entre elles. Mains écrivains ont été inspirés par le discours scientifique de leur époque. Un cas célèbre au XIX^e siècle : Mary Shelley, fascinée par les expériences en électricité, avec *Frankenstein* (1818). Dans le cas de Stevenson, ce sont les théories de Darwin qui nourriront son imagination¹². À maintes reprises, Hyde est présenté comme un être qui possède des caractéristiques animales. Plus précisément, il est comparé à un singe. Par exemple, dans le cas du meurtre de Sir Danvers, le témoin de l'incident mentionne que Hyde piétine le corps de la victime « avec une fureur simiesque » (p.60). Dans l'enquête menée par Utterson afin de découvrir qui est vraiment Edward Hyde, Poole, le domestique, affirme que « cette créature masquée sautait comme un singe » (p.88). Jekyll décrit sa main comme étant « noueuse et couverte de poils » (p.118). Cette assimilation Hyde/singe n'est pas fortuite, mais issue des lectures de Stevenson qui suivait les débats autour du darwinisme. Son récit est une application de l'hypothèse darwinienne. En conséquence, Hyde ne désigne plus le mal absolu, comme on le croit communément, mais bien l'instinct bestial qui subsiste chez l'homme. Il est intéressant de remarquer que le roman de Stevenson propose un parcours inverse au roman de Shelley. Tandis que la créature de Frankenstein nourrit l'espoir de joindre la communauté des hommes, Jekyll vise à réveiller la partie animale en lui, ce singe originel dont il serait issu : « Jekyll veut être Hyde, le respectable docteur veut connaître l'insouciance du démon, sa vigueur et sa jeunesse¹³. » Or Hyde ne cesse de grandir, domine Jekyll en raison de transformations subites et inattendues hors du contrôle du

scientifique : « Les facultés de Hyde sembl[ent] s'accroître de tout ce que per[d] Jekyll. » (p. 129) Jekyll devient l'esclave de son double, car il aspire à beaucoup plus que cette bassesse humaine dont il se sent prisonnier. Tout se passe comme si les passions une fois libérées décuplaient leur force. Cela se termine de manière tragique, car la bête « me[t] un terme à la vie de cet infortuné Jekyll » (p. 131).

C'est ainsi qu'on assiste à la régression de l'homme civilisé qui sombre dans une sorte de barbarie originelle. C'est bien ce fantasme des origines qu'éveille la théorie évolutionniste de Darwin et sur laquelle s'appuie le récit de Stevenson. Celui-ci décrit un retour aux sources pour l'homme qui renoue avec ses origines fondamentales provenant d'une possible variation entre le singe et l'homme. Les réactions de Hyde sont donc naturelles, faites de pulsions animales, libres de contraintes. Et le fait que Jekyll meurt sous les traits de Hyde signifie que l'être primitif finit par prendre le dessus sur l'homme civilisé. C'est le triomphe de la bestialité sur l'humanité.

12. C'est aussi le cas de H. G. Wells avec *L'Île du docteur Moreau* publié en 1896.

13. Patrick Wald Lasowski, *op.cit.*, p.135.

Qui mène la danse ?

Fiction de Myldred Etienne

Le commissariat est bondé en ce mardi matin, et les officiers de police circulent dans tous les sens. Dans un coin reculé de la salle, un homme est calmement assis. Il a une quarantaine d'années et un sourire plaqué sur son visage. Il est menotté et attend patiemment qu'on l'interroge. Un inspecteur le rejoint.

INSPECTEUR : Alors vous êtes monsieur Edward Hyde, c'est bien cela ?

HYDE : Le seul et l'unique, monsieur l'inspecteur.

INSPECTEUR : Savez-vous pourquoi vous êtes ici ? Laissez-moi vous éclairer un peu, vous êtes accusé de voies de faits, d'intrusion dans une propriété privée, de meurtre et même de séquestration. Savez-vous la peine que vous encourez ? Je peux vous assurer qu'elle est entre quinze et vingt-cinq ans.

HYDE : Hmm...

L'inspecteur entraîne l'homme menotté dans une salle d'interrogatoire. Ils s'assoient.

INSPECTEUR : Alors, commençons dès le début, dites-moi quelle est la nature de vos relations avec le docteur Henry Jekyll ? Auriez-vous des liens de parenté avec lui ?

HYDE : On peut dire ça comme ça.

INSPECTEUR : Monsieur Hyde, il va falloir être beaucoup plus précis que cela. Quelle relation entretenez-vous avec le docteur Jekyll ? Savez-vous où il se trouve actuellement ?

HYDE : Je suis, comment dire, son... jumeau, c'est bien cela ! Cela paraît improbable, non ? Mais bon, on ne choisit pas sa famille.

INSPECTEUR : Et savez-vous où il est actuellement ?

HYDE : Eh ben, il a dû disparaître... Cela arrive que les gens disparaissent.

INSPECTEUR : On vous soupçonne d'y être pour quelque chose.

HYDE : Je n'ai aucune idée de quoi vous parlez.

INSPECTEUR : Vous voulez jouer à ça ? Je connais très bien les gens de votre espèce. Vous voyez les hommes honnêtes comme des proies. Pauvre docteur Jekyll, il est tombé dans votre piège. Dites-moi, vous l'avez fait chanter ?

HYDE : Moi ? Faire chanter Jekyll ? Pourquoi aurais-je fait une telle chose ?

INSPECTEUR : Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

HYDE : Et si c'était moi la victime dans tout ça ! Y avez-vous pensé ? Mais non, vous ne faites que m'accuser sans me laisser le temps de m'expliquer.

INSPECTEUR : Alors êtes-vous en train de me dire que vous êtes coupable, mais que cela vous ferait plaisir si je vous laissais le bénéfice du doute ? C'est bien cela ?

HYDE : En quelque sorte, oui. Parce que contrairement à la croyance populaire, Jekyll est aussi coupable que moi. Sous ses dehors de parfait gentilhomme, Jekyll me gardait prisonnier, il m'enfermait parfois pendant des mois, et même des années. Il ne me nourrissait pas, et je croupissais dans des lieux inimaginables. Quand il m'a enfin libéré, je n'avais pas respiré d'air frais depuis quelques mois.

INSPECTEUR : Donc, vous me dites que le docteur Jekyll vous gardait en captivité dans son sous-sol, et vous maltraitait ? Et qu'il est aussi votre complice ?

HYDE : Oui, inspecteur. On peut dire ça comme ça. Je vois bien que j'ai toute votre attention. En fait, il ne voulait pas que je me fasse remarquer, il avait peur de ce que j'étais et de ce que je pouvais faire. Il savait qu'il ne pouvait pas me contrôler.

INSPECTEUR : Et pourquoi ferait-il une chose pareille ? Pourquoi voudrait-il vous contrôler ?

HYDE : La vraie question, c'est pourquoi ne le ferait-il pas ? J'ai toujours été le meilleur de nous deux. C'est pour cela que Jekyll m'a gardé caché aussi longtemps. J'aurais pu accomplir tellement plus de choses. Il savait que je lui aurais fait de l'ombre. Il a donc vécu comme si je n'existais pas. Je ne réclamaïis qu'une chose : qu'il me libère pour que je puisse exister à mon tour sans devoir me cacher.

INSPECTEUR : Si je comprends bien, vous étiez, en quelque sorte, en compétition avec Jekyll. Il vous aurait capturé afin que vous ne représentiez plus une menace pour lui, c'est bien cela ?

HYDE : Pas exactement ! Je lui servais plutôt de couverture pour qu'il puisse vaquer à ses petites magouilles sans se faire prendre. Il m'utilisait, il abusait de moi et c'est à moi qu'il faisait porter le chapeau. En d'autres termes, il était le cerveau de l'opération. Rien que le fait que vous m'arrétiez montre que son plan marche à merveille. Il sait très bien que personne ne va avoir des soupçons sur lui, vu que je suis le principal suspect de tous les actes qu'il a commis !

INSPECTEUR : Cependant monsieur Hyde, nous avons des témoins ! Et l'incident avec la petite fille ?

HYDE : Ce jour-là, Jekyll m'avait à peine laissé voir le jour. Je me rappelle la liberté que je ressentais lorsque je marchais dans la rue en pleine journée. Je fermais les yeux afin de sentir le vent souffler sur mon visage. Quelques mètres plus loin, j'ai rencontré une enfant qui traînait des pieds. Alors je l'ai piétinée. Son petit corps frêle s'est contorsionné sous mes pieds.

INSPECTEUR : Pourquoi avez-vous fait ça ? Ne me dites pas que Jekyll vous y a forcé ?

HYDE : Non, non, je n'ai pas été forcé. Et puis, elle n'est pas morte, la petite. Alors, pourquoi en faire toute une

histoire ? Vous voulez connaître la meilleure : ses parents m'ont même extorqué de l'argent.

INSPECTEUR : Honnêtement, monsieur Hyde, je n'arrive pas vraiment à établir un lien entre vous et monsieur Jekyll. Je ne vois pas pourquoi un homme tel que lui aurait besoin de quelqu'un comme vous, sans vouloir vous vexer.

HYDE : Que voulez-vous dire ? Que sa parole vaut bien plus que la mienne ? Je n'ai fait que me battre toute ma vie pour ma liberté. On m'a dicté quoi faire et quoi penser ! Je n'ai pas eu d'espace pour que je puisse grandir et me développer. C'est pour cela que j'ai fini par nourrir une haine sans précédent pour tout le monde.

INSPECTEUR : Allons, allons, monsieur Hyde, on n'est pas ici pour parler de vos états d'âme ! Je suis beaucoup plus intéressé par votre version des faits : un témoin vous a vu tuer Sir Danvers ! Les détails qu'il donne correspondent à votre physique. Pas à celui du docteur Jekyll !

HYDE : Je vous l'ai déjà dit ! Il m'utilise afin de commettre ses crimes. Je me souviens de ce jour-là. Je peux vous garantir que ce n'était pas prémédité. Danvers était juste au mauvais endroit au mauvais moment. Jekyll n'avait pas sollicité mes services depuis des siècles ! Alors lorsque je l'ai rencontré, j'ai déversé sur lui toute ma haine ainsi que toute ma colère longtemps refoulée. De plus, il a fini par rendre l'âme après quelques coups nets et précis. Incroyable comme l'être humain est fragile !

INSPECTEUR : Donc, vous avouez !

HYDE, *d'une voix entrecoupée* : Oui, inspecteur. Je l'ai commis ce meurtre, mais sous les ordres de Jekyll. Je n'ai pas eu le choix. Je devais obéir. Dites-moi inspecteur, le fait que l'honorable docteur Jekyll ait commis un acte de séquestration, cela ne fait-il pas de lui un coupable ? Ou est-ce que sa réputation le protège de tout doute ? Mais dans quel monde vit-on !

Hyde baisse la tête et prend un air désespéré.

INSPECTEUR, *compatissant* : Je comprends ce que vous ressentez, monsieur Hyde. Et si vous voulez que justice soit faite, vous devez m'apporter votre aide afin de trouver le docteur Jekyll. C'est pour cela que je vous demande encore une fois de me dire tout ce que vous savez sur lui ou sur les actes qu'il aurait commis.

HYDE, *avec un air machiavélique*: Je ne pense pas que vous allez le retrouver de sitôt. J'ai décidé de lui rendre la pareille et de le laisser croupir dans des recoins froids et lugubres. Personne ne le retrouvera. Jekyll fait partie de moi.

INSPECTEUR, *pianotant sur le bureau*: Qu'essayez-vous de me dire, monsieur Hyde ?

HYDE: Je ne suis même pas sûr que vous puissiez comprendre.

INSPECTEUR: J'insiste.

HYDE: Alors voici comment vous devez voir toute cette situation, inspecteur. Je suis une victime des manigances du docteur Jekyll. J'ai enfin obtenu ma liberté, et ce n'est qu'un juste retour des choses. Que Jekyll ait disparu m'est indifférent. Et j'ai dû accomplir des actes que le commun des mortels considère comme affreux et ignobles, et c'était hors de ma volonté. Mais si je dois aller en prison, je ne dois pas être le seul. Jekyll doit lui aussi payer sa dette.

L'inspecteur le regarde d'un air suspicieux.

INSPECTEUR: Si comme vous le prétendez Jekyll est aussi coupable que vous, alors il paiera. Nous allons mener cette enquête jusqu'à ce que l'on retrouve.

HYDE, *satisfait*: Je veux juste que vous l'arrêtiez lui aussi et qu'il paye. Tout est de sa faute. Jekyll est responsable des actes atroces que j'ai commis.

INSPECTEUR: Oui, j'ai compris, mais pour cela, il va falloir qu'on retrouve le docteur Jekyll.

Un assistant entre et chuchote quelques mots à l'inspecteur.

INSPECTEUR, *levant la tête vers Hyde*: On vient de retrouver une lettre chez le docteur dans laquelle il rejette sur vous toute la responsabilité des crimes.

HYDE, *choqué*: Mais, mais... ce document ne peut être authentique... c'est sûrement une erreur.

L'inspecteur ferme son cartable, se lève, fait le tour de la table et force Hyde à se mettre debout.

INSPECTEUR: Monsieur Edward Hyde, nous avons maintenant vos aveux, un témoin et un document écrit par quelqu'un n'ayant aucun casier judiciaire. Vous

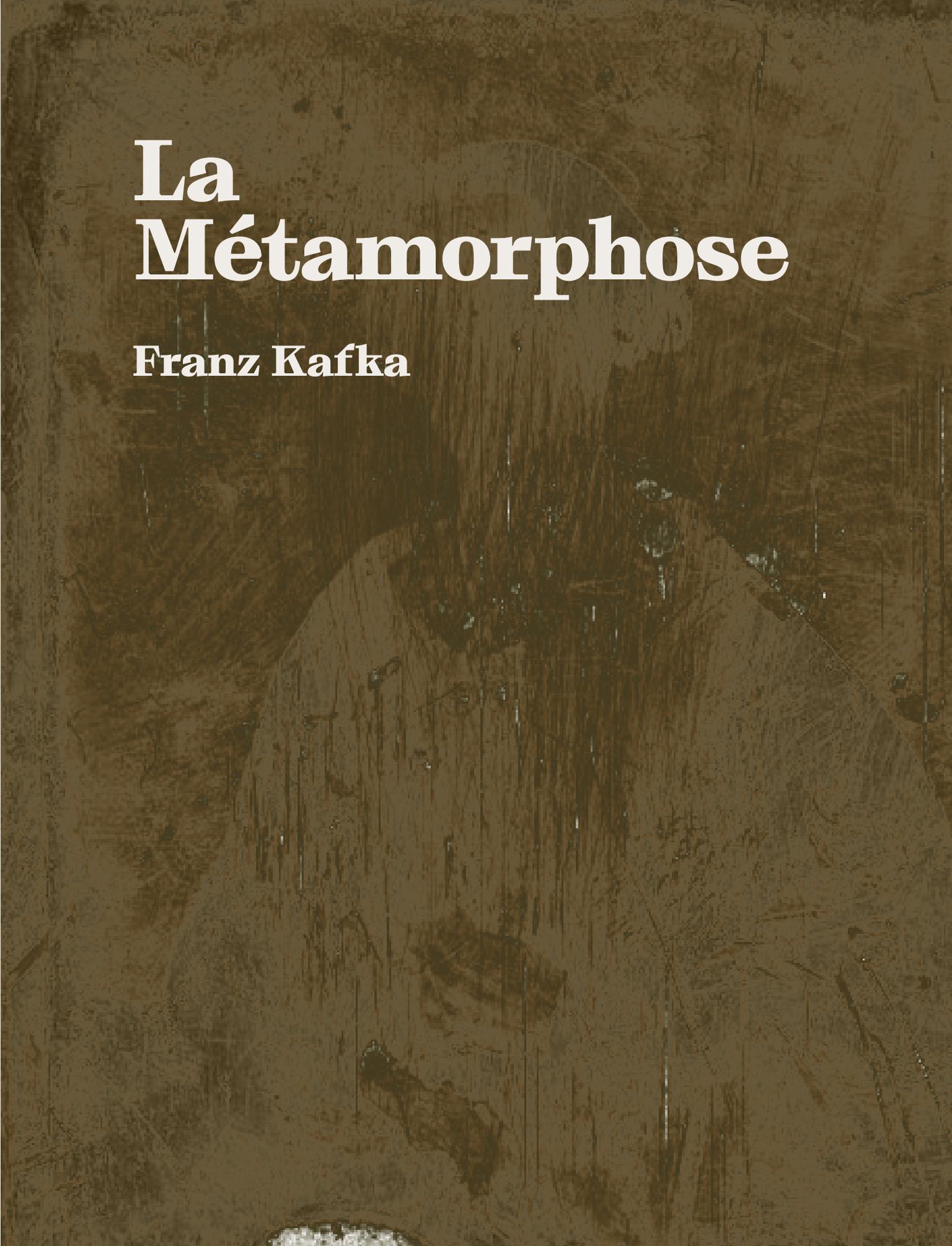
êtes donc en état d'arrestation pour le meurtre du Sir Danvers Carew. Vous avez droit à un avocat, et tout ce que vous dites pourra être retenu contre vous. Un juge prononcera une date d'audience. Il ne vous reste plus qu'à espérer que l'honorable docteur Henry Jekyll donne signe de vie et qu'il soit interrogé et inculpé pour complicité. Ce qui pourrait confirmer vos dires. D'ici là, et jusqu'à nouvel ordre, vous êtes le suspect principal de cette affaire.





La Métamorphose

Franz Kafka



Le retour de l'insecte

Fiction de Sajed Mohamad

La jeune femme jetait un coup d'œil à l'extérieur, son visage était baigné par la chaude lumière dorée du soleil. La fatigue se lisait sur ce visage, des cernes avaient fait leur apparition. Elle se mit à soupirer, à se frotter le front, à secouer la tête. « Pourquoi ? » se répétait-elle plusieurs fois à voix basse. Le silence régnait dans la maison, il n'y avait pas âme qui vive. La jeune femme semblait se mêler à ce décor lugubre par ses lamentations et son aspect cadavérique. La poussière était la reine des lieux. Mais rien n'importait pour la jeune femme, une sorte de mélancolie dominait son cœur. C'était une habitude, depuis quelques années déjà. Toujours durant cette même période de l'année. Dix ans plus tôt, tout avait basculé. La porte s'ouvrit à la volée, deux enfants, une fille et un garçon, entrèrent dans la maison suivis de leur père. La jeune femme se leva. Elle alla retrouver ses enfants à l'entrée, les câlina, puis alla vers son mari et l'accueillit dans ses bras. La maison reprenait un peu de vie. La jeune femme les laissa alors se reposer de leur longue journée et prépara la table. Tout en déposant les assiettes, elle s'arrêta un moment. Son trouble ne s'était pas éteint. Quand bien même elle essayait d'ignorer ces sentiments, elle n'y arrivait jamais. Impossible de passer à côté. « Non, je ne dois pas penser à ça... » pensait-elle. Elle servit le dîner, puis toute la famille se réunissait autour de la table. Les enfants, comme d'habitude, s'agitaient, se disputaient et salissaient tout. Le père, fatigué, les grondait à certaines reprises puis se taisait parce qu'il reconnaissait la vanité de ses paroles. Sa femme, observant la scène comme une lointaine contemplatrice, ne disait rien. Après le repas, les enfants allèrent dans leur chambre, le mari alla à sa lecture quotidienne du journal,

la jeune femme rangea la table. Un sentiment de déjà-vu l'envahissait. Elle ressentait une étrange sensation, comme si un malheur les guettait, attendant le moment propice pour faire irruption et s'abattre sur eux. Tout en rangeant les assiettes, elle sentit un regard lourd se poser sur elle. Elle laissa tomber l'assiette qu'elle était en train de ranger puis se maintint contre le mur, jetant des regards autour d'elle, pétrifiée. Son mari, alerté par le bruit, se leva aussitôt de son siège et vint la voir : « Ça va ? » lui demanda-t-il. La jeune femme ferma alors les yeux, prit de grandes respirations, puis répondit avec un sourire forcé : « Oui, oui. Désolée pour ça, j'ai eu une petite nausée. Mais je vais bien. ». Son mari, peu convaincu, s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, puis lui dit : « Tu es sûre de ce que tu dis ? Tu ne veux pas aller voir un médecin juste au cas où ? – Non, ça va. Ne t'inquiète pas pour ça, je vais bien. » Ils se regardèrent dans les yeux, immobiles. Puis, la femme poussa son mari en riant. Les deux se mirent à rire puis reprirent leurs activités.

Son rire fut bref. Elle persistait à croire qu'il y avait un intrus. Alors qu'elle continuait de ranger la table, elle crut entendre des pas légers. Elle crut d'abord qu'ils étaient issus de son imagination. Mais ce bruit se rapprocha, l'effleura tellement il était proche. Le trouble gagna la jeune femme. Elle abandonna alors le rangement de la table et courut à la salle de bain. À peine entrée, elle ferma la porte derrière elle et la verrouilla. Sans même prendre le temps de se regarder dans le miroir, elle s'aspergea le visage maintes fois avec de l'eau froide. Cela lui procura un certain bien-être. Après avoir calmé le rythme de sa respiration, elle leva tout doucement son regard vers le miroir où elle vit son reflet. Elle avait l'air étrange, anormale. Elle se mit à se toucher le visage pour s'assurer que ce reflet était bien le sien. À sa stupeur, le reflet ne réagit pas, ne bougea pas. Pensant qu'elle avait mal vu, elle secoua sa tête, cligna des yeux à plusieurs reprises, puis concentra toute son attention sur son reflet. Il n'imitait pas ses mouvements, restait immobile à la fixer. Une voix se fit alors entendre dans sa tête : « Salut, petite sœur ! Ça fait un bail ! » Surprise par cette voix familière mais lointaine, elle se mit à regarder partout autour d'elle, sans rien trouver. La voix reprit : « Ah, pauvre petite sœur, regarde-toi ! Qu'es-tu devenue ? Ne me vois-tu pas ? Alors que je suis juste devant toi ! » Elle se retourna alors vers le miroir et vit le reflet de son défunt frère. « Gregor ? Gregor, c'est bien toi ? » Le reflet hocha la tête en signe d'acquiescement. Elle dirigea alors les mains vers ce reflet qui semblait si réel. Elle sentit ses larmes brouiller sa vue, couler le long de ses joues. « Mais alors, si c'est



bien toi, où étais-tu passé ? On t'a cherché partout ! Tu as disparu sans laisser de traces ! Et maintenant tu es là, devant moi ? » Le reflet était l'image de son frère disparu. Il avait les cheveux en bataille, des cernes foncés, les lèvres desséchées et craquelées et le teint blanc cadavérique, comme s'il était à l'agonie, comme s'il n'avait pas dormi depuis des lustres, comme s'il était rongé par la faim et la soif. Son image faisait peur à voir. Alors que ses doigts approchaient du reflet, son frère dit : « Je suis bien là ! Tout près de toi ! Je l'ai toujours été ! » La voix était en train de changer, comme si un piaulement douloureux s'y mélangeait et prenait même le dessus, petit à petit. La jeune femme demanda alors : « Gregor ? Gregor, est-ce que ça va ? » Le reflet fit non de la tête. Puis, soudain, une métamorphose eut lieu devant elle : son frère se transforma en une sorte de vermine étrange, dotée de mandibules et de deux antennes. Des pattes s'agitaient dans tous les sens tout en sécrétant une substance dégoûtante.

La jeune femme cria, frappa le miroir à plusieurs reprises de ses poings, le prit et le jeta à terre. Le miroir se brisa en mille morceaux brillants. Elle tomba à genoux. Ses mains saignaient abondamment. Le mari accourut vers la salle de bain. Séparé de sa femme par la porte verrouillée, il dit : « Grete ! Grete, chérie, est-ce que ça va ? » Elle n'entendait rien, ne voyait rien. Le reflet de son frère avait disparu. Le mari, inquiet de ne pas avoir de réponse, lui cria de reculer, puis il défonça la porte. Elle tourna la tête vers son mari, lui dit en tremblant : « Lukas... Lukas... je dois te dire quelque chose. » Elle se releva avec l'aide de son mari, l'emmena vers leur chambre et sortit une boîte métallique décolorée d'un petit coffre de bois. Elle la donna à son mari en lui disant : « Voici une part de moi que je voulais à tout prix oublier. Pardonne-moi de te l'avoir cachée pendant tout ce temps. » Le mari resta perplexe devant la boîte, puis

l'ouvrit. Il en sortit des photos. Sur l'une d'elles, il y avait un jeune homme souriant. « Qui est-ce, vas-tu me demander, je sais. Viens avec moi et tu sauras tout. » Ils sortirent de la maison et prirent la voiture. Ils roulèrent en silence. Le mari, conduisant la voiture, avait un air confus, entre la colère et la surprise. Grete, quant à elle, affichait un visage sans expression. Puis elle lui demanda de se garer. Ils se trouvèrent devant un cimetière. Ils avancèrent jusqu'à trouver devant eux des rangées de pierres tombales. Ils visitèrent deux tombes. La première indiquait « Ci-gît monsieur Samsa, père aimant et mari fidèle jusqu'au bout. Décédé le 24 juillet 1914 » alors que sur la seconde était écrit « Ci-gît madame Samsa, mère tendre et aimable et femme fidèle jusqu'au bout. Décédée le 4 août 1914 ». S'attardant devant les tombes, ils restèrent immobiles et silencieux. Enfin, le mari brisa le silence : « Donc, si j'ai bien compris, ce sont tes... – Oui, ce sont mes parents. » Puis, le prenant par la main, Grete guida son mari encore plus loin dans le cimetière, vers un endroit à l'abri de tous les regards. Là, il n'y avait qu'une vulgaire branche en forme de croix et une pierre où il était gravé : « Ci-gît Gregor Samsa. Fils disparu le 24 février 1912. » Le mari regarda alors sa femme. Elle hocha la tête. « Lukas, je te présente Gregor, mon frère aîné. Durant cette période de l'année, il y a 12 ans, mon frère a disparu. À sa place, il n'y avait qu'une bête, une sorte de gros insecte. On l'a gardé pendant quelques temps, puis elle est morte. La maison où on habite, c'est celle de mes parents, ma maison d'enfance. La dernière maison où il a vécu. » Lukas lui répondit : « Donc, si j'ai bien compris, tu penses que ton frère serait devenu... un insecte ? C'est bien ça que tu es en train de me dire ? » Grete commença à s'énerver puis répondit : « C'est exactement ça ! Je pense qu'il s'est métamorphosé comme ça, du jour au lendemain. Je refuse de croire qu'il a disparu sans laisser de traces ! » Lukas s'approcha alors de sa femme, la câlina, lui exprima des excuses, puis lui dit : « Ça va aller, ça va aller. Tu déliras un peu mais c'est pas grave. Après tout, nous avons tous des personnes qui nous manquent, pas vrai ? Demain, je t'emmène chez le médecin. – Lukas ! Je sais que ça semble un peu étrange mais il faut que tu me croies ! – Si, si, chérie, je te crois. Ne t'inquiète pas. – Lukas ! Puisque je te dis que c'est la vérité ! – Écoute, Grete, c'est impossible ton histoire. Alors quoi ? Tu vas me dire que ton frère s'est transformé en une sorte de vermine ? Et tu penses que je vais croire de telles sottises ? – Je..., commença-t-elle. – Ça suffit, je ne veux plus rien entendre. Surtout pas un mot devant les enfants, je ne veux pas qu'ils passent la nuit dans notre lit ou pire encore, qu'ils ne dorment pas. »



Sur le chemin du retour, Grete se sentit mal, un mauvais pressentiment lui écrasait le cœur. «Il ne me croit pas. Sotte que je suis!» Son mari lui posa une question: «Eh, Grete! Que dirais-tu si on prenait Éric et Anna et qu'on sortait tous ensemble?». Grete ne réagit pas. Dès qu'ils furent arrivés à la maison, elle dépassa son mari, alla jusqu'à la boîte aux lettres poussiéreuse, la dépoussiéra et alors apparut «Samsa» en grosses lettres. Elle resta debout, contemplant cette boîte aux lettres. Le cri de sa fille la réveilla. Ils se précipitèrent vers la maison. Anna en sortit en courant, elle se jeta dans les bras de son père: «Maman! Papa! Il... il... il y a un monstre dans la maison!». À peine avait-elle terminé sa phrase que sortit de la maison une créature étrange. Les apercevant, la bête fit mine de reculer. Le père remit alors Anna à Grete, s'arma de cailloux qu'il trouva à ses pieds et se lança à la poursuite de la créature. C'est alors que Grete déposa Anna puis courut vers son mari. «Arrête! Je t'en conjure, arrête!». À peine lança-t-elle ce cri que la créature s'arrêta, se tourna vers elle. Le père, surpris par cette manœuvre inattendue, trébucha puis tomba. Grete se posta entre son mari et la créature. D'une voix tremblante, elle dit: «Si... si tu... touches à ne serait-ce qu'une patte de cette créature, tu auras affaire à moi!» Le mari, choqué, la regarda sans comprendre. Grete sourit alors, les yeux larmoyants, puis dit: «C'est notre fils! Éric!»

Le retour de l'insecte

Fiction de Sajed Mohamad

La jeune femme jetait un coup d'œil à l'extérieur, son visage était baigné par la chaude lumière dorée du soleil. La fatigue se lisait sur ce visage, des cernes avaient fait leur apparition. Elle se mit à soupirer, à se frotter le front, à secouer la tête. « Pourquoi ? » se répétait-elle plusieurs fois à voix basse. Le silence régnait dans la maison, il n'y avait pas âme qui vive. La jeune femme semblait se mêler à ce décor lugubre par ses lamentations et son aspect cadavérique. La poussière était la reine des lieux. Mais rien n'importait pour la jeune femme, une sorte de mélancolie dominait son cœur. C'était une habitude, depuis quelques années déjà. Toujours durant cette même période de l'année. Dix ans plus tôt, tout avait basculé. La porte s'ouvrit à la volée, deux enfants, une fille et un garçon, entrèrent dans la maison suivis de leur père. La jeune femme se leva. Elle alla retrouver ses enfants à l'entrée, les câlina, puis alla vers son mari et l'accueillit dans ses bras. La maison reprenait un peu de vie. La jeune femme les laissa alors se reposer de leur longue journée et prépara la table. Tout en déposant les assiettes, elle s'arrêta un moment. Son trouble ne s'était pas éteint. Quand bien même elle essayait d'ignorer ces sentiments, elle n'y arrivait jamais. Impossible de passer à côté. « Non, je ne dois pas penser à ça... » pensait-elle. Elle servit le dîner, puis toute la famille se réunissait autour de la table. Les enfants, comme d'habitude, s'agitaient, se disputaient et salissaient tout. Le père, fatigué, les grondait à certaines reprises puis se taisait parce qu'il reconnaissait la vanité de ses paroles. Sa femme, observant la scène comme une lointaine contemplatrice, ne disait rien. Après le repas, les enfants allèrent dans leur chambre, le mari alla à sa lecture quotidienne du journal,

la jeune femme rangea la table. Un sentiment de déjà-vu l'envahissait. Elle ressentait une étrange sensation, comme si un malheur les guettait, attendant le moment propice pour faire irruption et s'abattre sur eux. Tout en rangeant les assiettes, elle sentit un regard lourd se poser sur elle. Elle laissa tomber l'assiette qu'elle était en train de ranger puis se maintint contre le mur, jetant des regards autour d'elle, pétrifiée. Son mari, alerté par le bruit, se leva aussitôt de son siège et vint la voir : « Ça va ? » lui demanda-t-il. La jeune femme ferma alors les yeux, prit de grandes respirations, puis répondit avec un sourire forcé : « Oui, oui. Désolée pour ça, j'ai eu une petite nausée. Mais je vais bien. ». Son mari, peu convaincu, s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, puis lui dit : « Tu es sûre de ce que tu dis ? Tu ne veux pas aller voir un médecin juste au cas où ? – Non, ça va. Ne t'inquiète pas pour ça, je vais bien. » Ils se regardèrent dans les yeux, immobiles. Puis, la femme poussa son mari en riant. Les deux se mirent à rire puis reprirent leurs activités.

Son rire fut bref. Elle persistait à croire qu'il y avait un intrus. Alors qu'elle continuait de ranger la table, elle crut entendre des pas légers. Elle crut d'abord qu'ils étaient issus de son imagination. Mais ce bruit se rapprocha, l'effleura tellement il était proche. Le trouble gagna la jeune femme. Elle abandonna alors le rangement de la table et courut à la salle de bain. À peine entrée, elle ferma la porte derrière elle et la verrouilla. Sans même prendre le temps de se regarder dans le miroir, elle s'aspergea le visage maintes fois avec de l'eau froide. Cela lui procura un certain bien-être. Après avoir calmé le rythme de sa respiration, elle leva tout doucement son regard vers le miroir où elle vit son reflet. Elle avait l'air étrange, anormale. Elle se mit à se toucher le visage pour s'assurer que ce reflet était bien le sien. À sa stupeur, le reflet ne réagit pas, ne bougea pas. Pensant qu'elle avait mal vu, elle secoua sa tête, cligna des yeux à plusieurs reprises, puis concentra toute son attention sur son reflet. Il n'imitait pas ses mouvements, restait immobile à la fixer. Une voix se fit alors entendre dans sa tête : « Salut, petite sœur ! Ça fait un bail ! » Surprise par cette voix familière mais lointaine, elle se mit à regarder partout autour d'elle, sans rien trouver. La voix reprit : « Ah, pauvre petite sœur, regarde-toi ! Qu'es-tu devenue ? Ne me vois-tu pas ? Alors que je suis juste devant toi ! » Elle se retourna alors vers le miroir et vit le reflet de son défunt frère. « Gregor ? Gregor, c'est bien toi ? » Le reflet hocha la tête en signe d'acquiescement. Elle dirigea alors les mains vers ce reflet qui semblait si réel. Elle sentit ses larmes brouiller sa vue, couler le long de ses joues. « Mais alors, si c'est



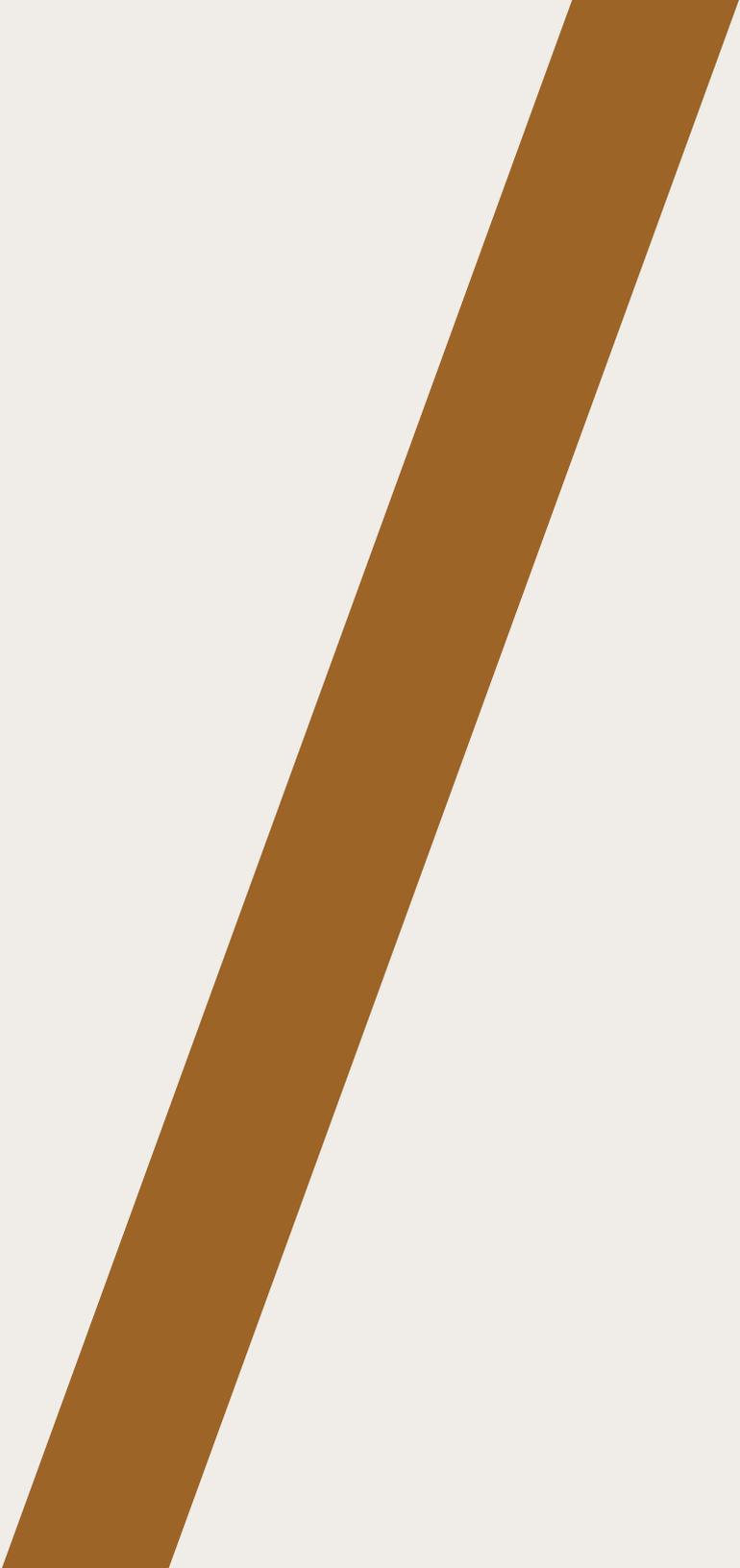
bien toi, où étais-tu passé ? On t'a cherché partout ! Tu as disparu sans laisser de traces ! Et maintenant tu es là, devant moi ? » Le reflet était l'image de son frère disparu. Il avait les cheveux en bataille, des cernes foncés, les lèvres desséchées et craquelées et le teint blanc cadavérique, comme s'il était à l'agonie, comme s'il n'avait pas dormi depuis des lustres, comme s'il était rongé par la faim et la soif. Son image faisait peur à voir. Alors que ses doigts approchaient du reflet, son frère dit : « Je suis bien là ! Tout près de toi ! Je l'ai toujours été ! » La voix était en train de changer, comme si un piaulement douloureux s'y mélangeait et prenait même le dessus, petit à petit. La jeune femme demanda alors : « Gregor ? Gregor, est-ce que ça va ? » Le reflet fit non de la tête. Puis, soudain, une métamorphose eut lieu devant elle : son frère se transforma en une sorte de vermine étrange, dotée de mandibules et de deux antennes. Des pattes s'agitaient dans tous les sens tout en sécrétant une substance dégoûtante.

La jeune femme cria, frappa le miroir à plusieurs reprises de ses poings, le prit et le jeta à terre. Le miroir se brisa en mille morceaux brillants. Elle tomba à genoux. Ses mains saignaient abondamment. Le mari accourut vers la salle de bain. Séparé de sa femme par la porte verrouillée, il dit : « Grete ! Grete, chérie, est-ce que ça va ? » Elle n'entendait rien, ne voyait rien. Le reflet de son frère avait disparu. Le mari, inquiet de ne pas avoir de réponse, lui cria de reculer, puis il défonça la porte. Elle tourna la tête vers son mari, lui dit en tremblant : « Lukas... Lukas... je dois te dire quelque chose. » Elle se releva avec l'aide de son mari, l'emmena vers leur chambre et sortit une boîte métallique décolorée d'un petit coffre de bois. Elle la donna à son mari en lui disant : « Voici une part de moi que je voulais à tout prix oublier. Pardonne-moi de te l'avoir cachée pendant tout ce temps. » Le mari resta perplexe devant la boîte, puis

l'ouvrit. Il en sortit des photos. Sur l'une d'elles, il y avait un jeune homme souriant. « Qui est-ce, vas-tu me demander, je sais. Viens avec moi et tu sauras tout. » Ils sortirent de la maison et prirent la voiture. Ils roulèrent en silence. Le mari, conduisant la voiture, avait un air confus, entre la colère et la surprise. Grete, quant à elle, affichait un visage sans expression. Puis elle lui demanda de se garer. Ils se trouvèrent devant un cimetière. Ils avancèrent jusqu'à trouver devant eux des rangées de pierres tombales. Ils visitèrent deux tombes. La première indiquait « Ci-gît monsieur Samsa, père aimant et mari fidèle jusqu'au bout. Décédé le 24 juillet 1914 » alors que sur la seconde était écrit « Ci-gît madame Samsa, mère tendre et aimable et femme fidèle jusqu'au bout. Décédée le 4 août 1914 ». S'attardant devant les tombes, ils restèrent immobiles et silencieux. Enfin, le mari brisa le silence : « Donc, si j'ai bien compris, ce sont tes... – Oui, ce sont mes parents. » Puis, le prenant par la main, Grete guida son mari encore plus loin dans le cimetière, vers un endroit à l'abri de tous les regards. Là, il n'y avait qu'une vulgaire branche en forme de croix et une pierre où il était gravé : « Ci-gît Gregor Samsa. Fils disparu le 24 février 1912. » Le mari regarda alors sa femme. Elle hocha la tête. « Lukas, je te présente Gregor, mon frère aîné. Durant cette période de l'année, il y a 12 ans, mon frère a disparu. À sa place, il n'y avait qu'une bête, une sorte de gros insecte. On l'a gardé pendant quelques temps, puis elle est morte. La maison où on habite, c'est celle de mes parents, ma maison d'enfance. La dernière maison où il a vécu. » Lukas lui répondit : « Donc, si j'ai bien compris, tu penses que ton frère serait devenu... un insecte ? C'est bien ça que tu es en train de me dire ? » Grete commença à s'énerver puis répondit : « C'est exactement ça ! Je pense qu'il s'est métamorphosé comme ça, du jour au lendemain. Je refuse de croire qu'il a disparu sans laisser de traces ! » Lukas s'approcha alors de sa femme, la câlina, lui exprima des excuses, puis lui dit : « Ça va aller, ça va aller. Tu délirés un peu mais c'est pas grave. Après tout, nous avons tous des personnes qui nous manquent, pas vrai ? Demain, je t'emmène chez le médecin. – Lukas ! Je sais que ça semble un peu étrange mais il faut que tu me croies ! – Si, si, chérie, je te crois. Ne t'inquiète pas. – Lukas ! Puisque je te dis que c'est la vérité ! – Écoute, Grete, c'est impossible ton histoire. Alors quoi ? Tu vas me dire que ton frère s'est transformé en une sorte de vermine ? Et tu penses que je vais croire de telles sottises ? – Je..., commença-t-elle. – Ça suffit, je ne veux plus rien entendre. Surtout pas un mot devant les enfants, je ne veux pas qu'ils passent la nuit dans notre lit ou pire encore, qu'ils ne dorment pas. »

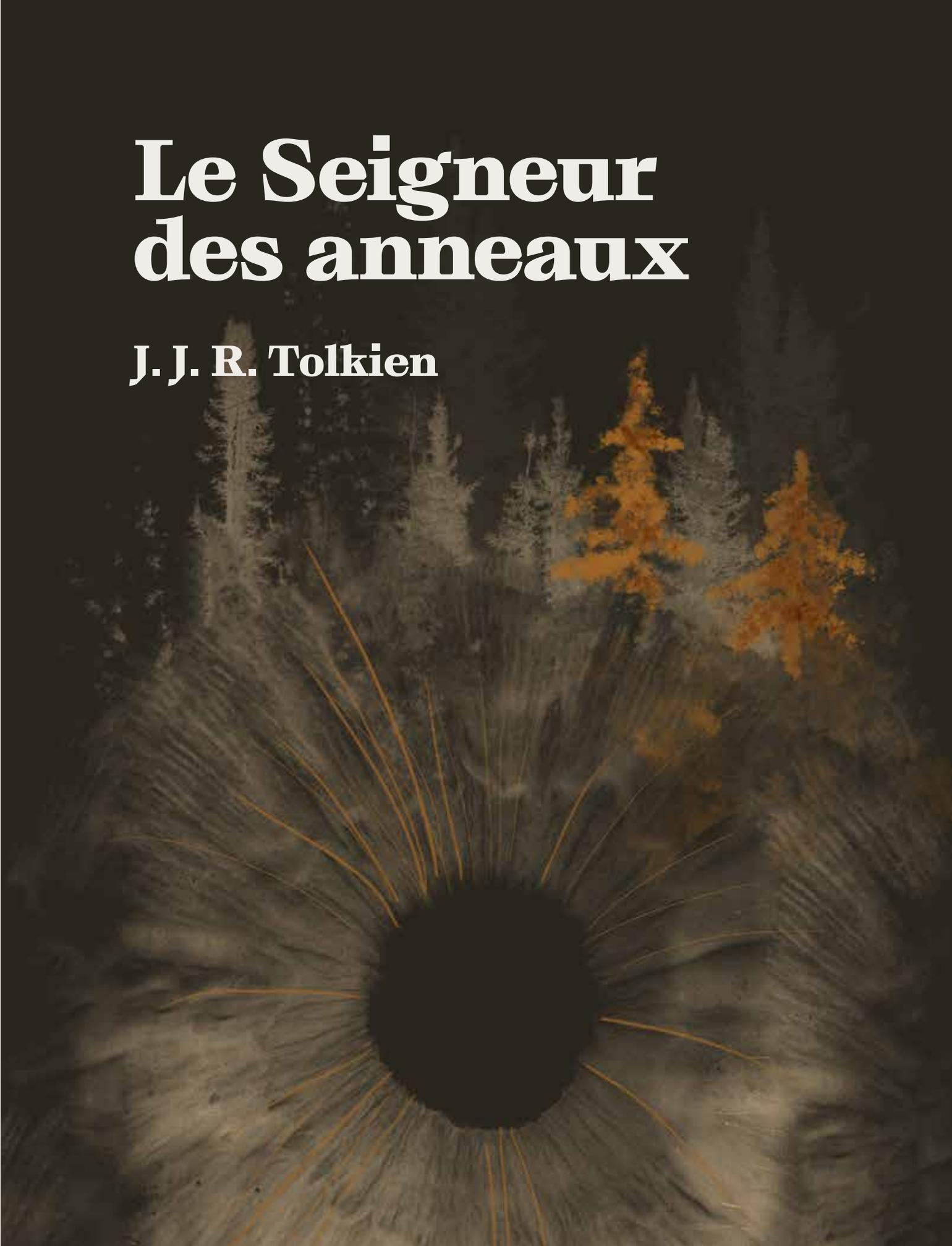


Sur le chemin du retour, Grete se sentit mal, un mauvais pressentiment lui écrasait le cœur. «Il ne me croit pas. Sotte que je suis!» Son mari lui posa une question: «Eh, Grete! Que dirais-tu si on prenait Éric et Anna et qu'on sortait tous ensemble?». Grete ne réagit pas. Dès qu'ils furent arrivés à la maison, elle dépassa son mari, alla jusqu'à la boîte aux lettres poussiéreuse, la dépoussiéra et alors apparut «Samsa» en grosses lettres. Elle resta debout, contemplant cette boîte aux lettres. Le cri de sa fille la réveilla. Ils se précipitèrent vers la maison. Anna en sortit en courant, elle se jeta dans les bras de son père: «Maman! Papa! Il... il... il y a un monstre dans la maison!». À peine avait-elle terminé sa phrase que sortit de la maison une créature étrange. Les apercevant, la bête fit mine de reculer. Le père remit alors Anna à Grete, s'arma de cailloux qu'il trouva à ses pieds et se lança à la poursuite de la créature. C'est alors que Grete déposa Anna puis courut vers son mari. «Arrête! Je t'en conjure, arrête!». À peine lança-t-elle ce cri que la créature s'arrêta, se tourna vers elle. Le père, surpris par cette manœuvre inattendue, trébucha puis tomba. Grete se posta entre son mari et la créature. D'une voix tremblante, elle dit: «Si... si tu... touches à ne serait-ce qu'une patte de cette créature, tu auras affaire à moi!» Le mari, choqué, la regarda sans comprendre. Grete sourit alors, les yeux larmoyants, puis dit: «C'est notre fils! Éric!»



Le Seigneur des anneaux

J. J. R. Tolkien



Tolkien et ses monstres

Essai de Marianne Collette

La Terre du Milieu a beau être peuplée de bêtes informes, vicieuses et cruelles, leur menace est dérisoire en regard des monstres qu'éveille en soi l'Anneau. Autopsie d'un livre où les pires dangers ne viennent pas toujours de l'extérieur.



C'est un cas étrange que celui du *Seigneur des anneaux*. Ce roman dont l'appartenance à la grande littérature a autrefois été contestée a fini par accomplir le double exploit de fasciner autant les adolescents en quête d'un bon divertissement que les chercheurs universitaires. Qu'elle offre aux lecteurs une histoire amusante, une réflexion philosophique ou une métaphore de la Seconde Guerre mondiale, cette grande fresque a assurément eu un impact retentissant sur la littérature mondiale. Son auteur, le philologue John Ronald Reuel Tolkien, fait office de pionnier en ce qui concerne le genre littéraire de la *fantasy*, aujourd'hui largement répandu. Or, si la popularité du roman est indiscutable, il est néanmoins possible

de s'étonner de l'apparente simplicité de l'histoire qui semble tout droit sortie d'un conte pour enfants peuplé de « gentils » et de « méchants » que séparerait une démarcation très claire. Un examen plus approfondi permet cependant de découvrir que les monstres de Tolkien sont beaucoup plus que les simples bêtes affreuses et méchantes que laissent deviner les films réalisés par le Néo-Zélandais Peter Jackson.

Orques et autres monstruosités

Il serait difficile de tirer une conclusion à propos des monstres du *Seigneur des anneaux* sans tout d'abord s'attarder à leurs particularités. Après tout, la richesse de l'univers tolkienien est sans nul doute l'un des éléments clés qui ont contribué au succès de la trilogie. Ainsi, il n'y a pas qu'une seule catégorie de monstres dans *le Seigneur des anneaux* : ceux-ci appartiennent souvent à des peuples bien distincts possédant un langage, des coutumes et une hiérarchie sociale.

Au sein de l'armée de Sauron, beaucoup de combattants sont des Orques. Ces monstres de taille légèrement inférieure à celle des êtres humains, aux jambes arquées et aux crocs saillants ont un penchant manifeste pour la torture, comme on le comprend rapidement lorsqu'ils capturent Merry et Pippin et qu'ils déplorent qu'ils n'aient pas « le temps de les tuer convenablement¹ ». Craignant la lumière du jour, les premiers Orques avaient l'habitude de se terrer dans des souterrains. Il est à noter cependant que la grande majorité de ceux qui sont décrits dans *le Seigneur des anneaux* n'éprouvent pas ce problème : c'est que ce sont pour la plupart des Uruk-hais, une race d'Orques plus puissante créée par Sauron. Cette sous-catégorie n'est pas une rareté, puisqu'au sein même de l'armée de Sauron « de nombreux orques usaient du langage commun. Il y avait évidemment là des membres de deux ou trois tribus tout à fait différentes qui ne comprenaient pas leur langage orque réciproque² ». Ainsi, malgré l'uniformité qui semble caractériser ces monstres, ils possèdent tout de même des langues différentes, ce qui permet de supposer qu'ils ont également des cultures différentes. Un passage de *Bilbo le Hobbit* permet d'auteurs de comprendre que les Orques créent même de la musique : « Crac ! clac ! La crevasse noire ! / Tiens, serre ! Pince, choppe ! / Et tout en bas, tout en bas, à Gobelinville / Tu vas, mon gars³ ! » Cette chanson a beau être grossière et violente, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'art, et que des créatures dépourvues d'intelligence et de sens critique auraient été incapables d'en produire.

Un autre type de monstres joue un rôle important au fil de la quête de l'Anneau : les Trolls. Comme les Orques, ceux-ci sont les esclaves du Seigneur des Ténèbres. Pourtant, il semble qu'à la différence des autres sbires de Sauron, les Trolls disposent bien malgré eux d'un moyen pour échapper à la toute-puissance de leur maître : leur grande bêtise. En effet, il est possible de remarquer que les Trolls présentent une intelligence très inférieure aux autres monstres, ce qui pourrait expliquer pourquoi ils

sont très peu mentionnés dans le livre. Alors que les Orques forment une armée organisée composée de milliers d'individus, les Trolls ne sont aperçus que par petits groupes, rarement plus de trois à la fois. Ils ne possèdent pas de territoire précis, ne bâtissent pas de villes et se contentent de vivre dans des trous creusés à même le sol où il leur arrive d'enterrer les restes de leurs repas. Il semblerait donc que l'intelligence inférieure des Trolls leur permette d'échapper partiellement à Sauron puisqu'ils apparaissent presque indignes de son attention, relégués au rang de bêtes de somme. Néanmoins, si leur stupidité leur permet de ne pas figurer en très grand nombre dans l'armée ténébreuse, elle ne leur accorde pas davantage de libre arbitre, comme en témoigne la débâcle générale qui suit l'ultime défaite du Seigneur des Ténèbres : « De même que lorsque la mort frappe l'animal qui occupe leur fourmilière et les tient toutes sous son empire, les fourmis errent stupidement sans but, puis meurent dans leur faiblesse, les créatures de Sauron, orques, trolls ou bêtes asservies par un charme, couraient stupidement, de-ci de-là⁴. » Peu importe le degré d'intelligence des monstres, ce serait donc la magie, et non leur propre loyauté, qui les pousse à servir les intérêts du Mordor. Si Sauron ne s'intéresse pas aux Trolls, ils ne s'intéresseront pas davantage à lui.

1. J. R. R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : Les Deux Tours*, Paris, Gallimard, 1972, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 52.

3. J. R. R. Tolkien, *Bilbo le Hobbit*, Paris, J'ai lu, 1969, p. 80.

4. J. R. R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : Le Retour du roi*, Paris, Gallimard, 1972, p. 253.

Les spectres sont également très présents dans la trilogie. Force mystérieuse se déroband à toute explication, ils sont souvent liés à un lieu particulier ainsi qu'à une malédiction. L'exemple le plus célèbre est sans contredit celui des Nazgûls, souvent désignés sous le nom « d'esprits servants de l'Anneau ». Au nombre de neuf, ils étaient anciennement des rois humains. Ils sont maudits puisqu'ils ont succombé au plan fomenté par Sauron lorsqu'il a forgé les anneaux de puissance, plan qu'il a d'ailleurs gravé sur l'Anneau Unique: « Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier / Au pays de Mordor où s'étendent les ombres⁵. » Les Nazgûls servent donc d'exemple de ce qu'il aurait pu advenir des autres peuples auxquels Sauron avait offert des anneaux de puissance: une mort tourmentée et une éternité de servitude.

Le monstre: un être déchu

Il pourrait paraître simple de catégoriser les monstres du *Seigneur des anneaux* après avoir lu les paragraphes ci-dessus. Pourtant, la monstruosité devient beaucoup plus difficile à définir dès que la laideur physique n'est plus prise comme critère. La monstruosité serait-elle liée aux origines d'une créature? À ses actions? À son lien avec Sauron?

5. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux: La Communauté de l'anneau*, Paris, Gallimard, 1972, p.8.

C'est un fait notable que la plupart des monstres littéraires traditionnels (cyclope, ogre, loup-garou, etc.) n'ont d'autre rôle que celui d'effrayer. Il faut attendre le XIX^e siècle et le romantisme pour que les écrivains opèrent un virage plus introspectif en avançant des causes pour expliquer la méchanceté ou la brutalité des êtres dits monstrueux. Le même exercice de recherche de causalité peut également être effectué dans le cas du *Seigneur des anneaux*. Pour ce faire, un bref retour en arrière est nécessaire.



Selon la mythologie tolkiennienne, au début des temps, un être omniscient a créé les dieux, aussi nommés Ainurs, qui ont formé un chœur et modelé le monde par leurs chants. Parmi ceux-ci se trouvait un esprit maléfique, Melkor, qui chantait les querelles et la discorde. C'est ce dieu qui, après avoir connu une violente déchéance, a pris le nom de Morgoth. Cherchant constamment à semer la zizanie, il en est venu à créer la plupart des monstres qui sont mentionnés dans le roman, dont les Orques. Or, tout dieu qu'il soit, Melkor n'a pas pu faire surgir de nouvelles espèces du néant. Il ne possède pas ce pouvoir. Pour son armée, il a dû capturer des représentants d'une race déjà existante: les Elfes.

C'est au fond des cavernes d'Utumno que le dieu déchu a entraîné ses prisonniers elfiques afin de les torturer au point d'en faire « des formes de vie dégradées et terribles⁶ ». Sachant cela, il devient impossible pour le lecteur de prétendre que la monstruosité désigne une espèce particulière. Si tous les Orques sont difformes et effrayants, c'est qu'ils ont été défigurés et s'ils sont méchants, c'est qu'ils ont souffert au-delà de l'imaginable. Ce constat vient directement couper l'herbe sous le pied de tous ceux qui prétendent que le *Seigneur des anneaux* ne présente qu'un univers manichéen, d'autant plus que cet exemple est loin de représenter un cas isolé.

Pourtant, on ne peut nier que certaines des créatures peuplant la Terre du Milieu – les Elfes, les Hobbits – sont, d'un point de vue strictement moral, meilleures que d'autres. Même si chacune d'entre elles peut techniquement être corrompue de la même manière que les Orques, elles possèdent, avant de subir cette déchéance, une force positive qu'ont perdue les sbires de Sauron. Ce serait donc la tragédie de ce manque, de cette perte qui définirait le mieux le « monstre » du *Seigneur des anneaux*. La seule exception à cette règle est l'humain, ce qui confère à ce peuple un rôle très particulier dans l'histoire. Contrairement aux autres créatures, les Hommes semblent en mesure d'effectuer une certaine gymnastique entre le bien et le mal. Ainsi, lors de la bataille finale contre Sauron en Mordor, c'est le seul peuple

6. David Day, *Créatures de Tolkien*, Paris, Octopus, 2002, p.218.



qui ait des représentants dans les deux camps, comme le constatent Frodo et Sam, lorsqu'ils tentent de traverser la frontière du Royaume des Ténèbres. Gollum, parti en éclaireur, leur apprendra alors ce qu'il a aperçu : « D'autres Hommes rejoignent le Mordor [...] Toujours plus de gens qui arrivent en Mordor. Un jour, tous seront dedans⁷. »

Outre les Hommes à la solde de Sauron, certains cas plus précis viennent également corroborer l'hypothèse selon laquelle pour les humains la frontière entre le bien et le mal serait plus facile à enjamber. Boromir, notamment, en est un exemple criant. Fils de l'intendant du Gondor, il accepte de faire partie de la communauté de l'Anneau, dont le but ultime est d'apporter ledit objet maléfique jusqu'à la Montagne du Destin pour qu'il y soit détruit. Pourtant, malgré le fait qu'il ait accordé son consentement à cette mission, Boromir a toujours été clair en ce qui concerne son propre avis sur la question : « Pourquoi ne pas penser que le Grand Anneau est venu entre nos mains pour nous servir en cette heure même où nous sommes en peine ? Avec lui, les Libres Seigneurs des Personnes Libres peuvent sûrement défaire

7. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : Les Deux Tours*, op. cit., p. 293.

l'Ennemi⁸. » Ainsi, c'est animé de bons sentiments que Boromir en viendra à succomber au pouvoir de l'Anneau. Parce qu'il souhaitait venir en aide à son peuple, il finira par se croire en mesure de dominer la puissance de l'objet magique et tentera de se l'approprier dans un moment de folie. Cependant, une fois soustrait à son influence néfaste, Boromir prendra conscience de sa faiblesse et décidera de mourir en combattant héroïquement afin de racheter son honneur. Malgré ses erreurs, le fils de l'intendant ne peut donc pas être considéré comme un monstre, au contraire d'autres humains, notamment de Gríma, aussi appelé Langue de Serpent, qui succombera également au mal, mais dans le but de préserver ses intérêts personnels : il deviendra un espion de Saroumane dans l'espoir d'épouser Eowin, fille du roi Théoden et ainsi de devenir riche et puissant. Gandalf verra clair dans son jeu : « À bas, serpent ! [...] Depuis combien de temps Saroumane t'a-t-il acheté ? Quel a été le prix convenu ? Quand tous les hommes seront morts, tu ramasseras ta part du trésor et tu prendras la femme que tu désires⁹ ? » Contrairement à Boromir, Gríma est donc un être purement égoïste et c'est pourquoi il est plus facile de le considérer comme un monstre. Bien que ces deux personnages aient commis de mauvaises actions, ce sont leurs motivations qui les distinguent.

8. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : La Communauté de l'anneau*, op. cit., p. 329.

9. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : Les Deux Tours*, op. cit., p. 142.

Gollum ou le monstre maudit

La déchéance dont sont victimes de nombreuses créatures est intimement liée à l'Anneau Unique, élément central de l'histoire. Aussi surnommé « le fléau d'Isildur », cet objet recèle un pouvoir immense qui n'est jamais décrit en détail. Le lecteur comprend cependant que, outre la capacité de rendre invisible quiconque le glisse à son doigt, l'Anneau a également le pouvoir de corrompre ceux qui le gardent trop longtemps en leur possession. Le meilleur exemple de cette corruption est bien entendu Gollum, ce personnage iconique de la série dont la longue chute vers la monstruosité se révèle, à bien des égards, fascinante.

Contrairement à Frodo, qui est entré en possession de l'Unique de manière légitime, celui qu'on appelait autrefois Sméagol s'est saisi de son « précieux » en assassinant son ami Déagol. C'est cet acte violent qui fixera son destin, le condamnant à une vie solitaire marquée par une sorte de malédiction. En effet, tout au long de la trilogie, le pouvoir de l'Anneau paraît très semblable à un mauvais sort qui précipiterait tous ses possesseurs dans le malheur, mais avec une efficacité qui dépend du comportement de son propriétaire. Aux malheurs de Sméagol, on pourra ainsi opposer l'heureuse destinée de Bilbo Baggins qui, lui, est parvenu à conserver l'Anneau pendant près de cinquante ans et à s'en départir, avec quelques difficultés il est vrai, mais sans en garder des séquelles majeures. Cette faible emprise qu'exercera sur lui l'Anneau de Sauron n'est pas due à la chance : c'est que contrairement à Sméagol, qui s'en est saisi en perpétrant un meurtre, Bilbo a plutôt choisi d'épargner la vie de Gollum immédiatement après lui avoir pris son « trésor ». Ainsi, c'est en raison de ce geste de pitié que Bilbo est – en partie – épargné par la malédiction. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que le destin s'acharne aussi durement sur Gollum, puisque le thème du maléfice est au cœur de la légende germanique de laquelle Tolkien a tiré son inspiration : l'histoire de *l'Anneau des Nibelungen*. Elle s'inscrit dans le registre des aventures du héros Siegfried, chevalier rendu invulnérable après avoir vaincu le dragon Fáfnir. Dans la légende, Siegfried

parvient à voler un anneau au peuple des Nibelungen, qui sont des Nains, ce qui le conduit à sa perte, puisque l'anneau est maudit¹⁰. De la même manière, dans *le Seigneur des anneaux*, tout se passe comme si l'Anneau s'acharnait à punir celui qui l'a volé, alors qu'il épargne celui qui est animé de bonnes intentions.

Qui plus est, les mythes nordiques ne sont pas les seules références littéraires auxquelles Gollum peut être associé. En effet, de nombreuses comparaisons peuvent être établies entre Sméagol et le personnage de Caïn, tiré de la Bible. L'un comme l'autre, ils ont commis un meurtre motivé par la jalousie, puis ont été punis pour leurs actions, condamnés tous deux à porter le poids de leur honte au cours d'une longue vie.

10. George Zink et Pierre Servant, « Nibelungen », *Universalis*, réf. du 13 février 2019, <http://www.universalis-edu.com/v-webdav.collegeahuntsic.qc.ca:2048/encyclopedie/nibelungen/>

Pour Caïn, cette honte est représentée par le châtimeut que lui impose Dieu, celui d'errer pour l'éternité. Le parallèle avec Sméagol est frappant, puisqu'il ressent très rapidement le besoin de fuir et de se cacher, terrorisé qu'il est par le soleil, qu'il surnomme « la face jaune ». Il se sent observé par cet astre qui, par sa position, peut être associé au Dieu qui surveille Caïn.

La schizophrénie de Gollum, dont l'identité a été séparée en deux parties (que Sam surnomme « le puant » et « le fourbe »), permet de le lier à un autre célèbre personnage littéraire, soit le Dr Jekyll, du roman de Stevenson *le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde* (1886)¹¹. Ce roman relate les expériences d'un savant, le Dr Jekyll, qui parvient à diviser son esprit en deux parties : l'une d'entre elles présente des qualités et des défauts alors que la seconde serait l'ensemble de ses pulsions destructrices, séparées de tout ce qu'il y a de bon en lui. En créant Hyde, Jekyll espérait que, libéré de la nécessité de retenir ses vices, il puisse se concentrer à faire le bien tout en laissant à Hyde le soin de laisser ses pulsions s'exprimer. La personnalité de Gollum est, à bien des égards, semblable à celle de Jekyll à la suite de ses expériences. Comme pour le docteur, il y a en lui une personne ordinaire, imparfaite mais dotée d'un sens moral, qui partage le même corps qu'un être qui n'est qu'abjection et répugnance.

11. Ce roman fait l'objet d'une analyse dans ce numéro.

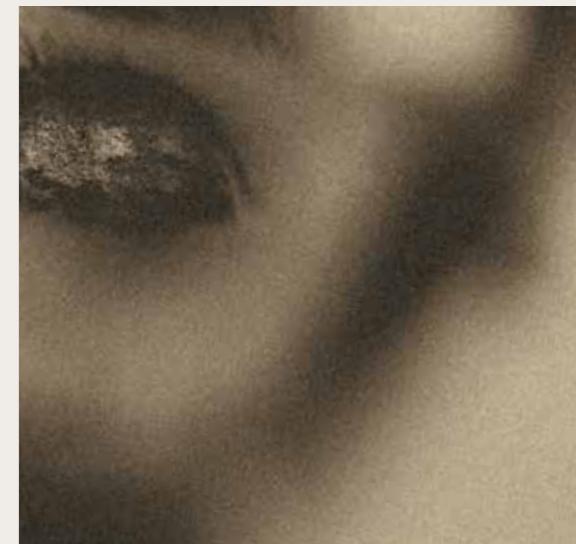
Alors que chez le Dr Jekyll, Hyde est réveillé par le philtre qu'il met au point, chez Sméagol c'est l'Anneau qui réveille Gollum en lui. Il est par ailleurs possible de remarquer que ses deux identités sont, séparément, parfaitement intègres : Sméagol ne veut aucun mal à Frodo, alors que Gollum, empoisonné par sa dépendance à l'Anneau de Sauron, est plein de haine et de ressentiment. C'est donc la cohabitation forcée de ces deux entités qui donne à cette créature son aura de folie qu'exprime son langage par moment incohérent et répétitif. On le constate quand Sam le surprend en pleine conversation avec lui-même : « Sméagol discutait avec quelque autre pensée qui utilisait la même voix, mais en la faisant criser et siffler. Tandis qu'il parlait, une lueur pâle et une lueur verte alternaient dans ses yeux¹². » Tout le pouvoir de l'Anneau Unique consiste à éveiller la part sombre de l'individu, aussi tous ceux qui, dans le roman, se sont retrouvés en sa possession sont-ils devenus plus violents et pleins de ressentiment.

Si *le Seigneur des anneaux* tire avant tout sa source des contes que Tolkien racontait à ses enfants pour les amuser, l'œuvre d'ensemble s'est par la suite développée si bien qu'on aurait tort de la prétendre simple ou dépourvue de nuances. Comme beaucoup de thèmes abordés dans ce roman, celui des monstres s'y développe à la manière d'un oignon, en s'étendant sur plusieurs niveaux de compréhension que le lecteur averti s'étonnera de pouvoir sonder très profondément. Des origines insoupçonnées des Orques aux symboliques parfois surprenantes qui se cachent derrière le personnage de Gollum, c'est tout un monde de réflexion qui s'ouvre à la lecture de cette œuvre. L'univers du *Seigneur des anneaux* a peut-être été inventé de toutes pièces, mais il contient des vérités qui résonnent dans le monde réel de manière si sincère qu'il est rapidement possible de comprendre qu'un monstre n'a pas besoin d'être réaliste pour être « vrai ».

12. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux : Les Deux Tours*, op.cit., p.277.



Gollum comme Caïn ont commis un meurtre motivé par la jalousie, puis ont été condamnés tous deux à porter le poids de leur honte au cours d'une longue vie.



Racines

Fiction de Marianne Collette

L'histoire qui sera racontée est survenue il y a quelques années dans un lieu ayant l'incroyable particularité d'être d'une formidable insignifiance.

C'était tout simplement un petit parc situé pile entre une station de métro et un quartier résidentiel, et qui devait à sa position le fait d'être invisible aux yeux de tous ceux qui y passaient. C'est ainsi que le carré de gazon sec, le banc de bois gravé d'une multitude d'initiales et la pancarte qui annonçait en grandes lettres blanches le nom du lieu étaient quotidiennement ignorés par une multitude de regards que la routine avait abrutis.

En plus du carré de gazon, du banc et de la pancarte, il y avait également sur ce terrain un vieil homme. Jamais personne n'avait pensé aller lui parler puisque de toute façon, la majorité des passants gardaient les yeux fixés sur le sol. Cette relique d'un autre siècle en était venue à se fondre dans le décor et comme celui-ci, elle était allègrement ignorée. Le manque de conversation ne semblait cependant pas déranger le vieillard qui souvent se parlait à lui-même dans un murmure sifflant. Il parlait bas, presque en chuchotant, et ses mots désarticulés s'élevaient doucement en une mélodie qui s'harmonisait avec la brise.

Parfois, bien sûr, il arrivait que certaines personnes viennent s'asseoir à ses côtés. Une dame que le transport de son sac à provisions avait fatiguée. Un jeune homme

dans l'attente d'un rendez-vous où il allait apprendre que le pronom «vous» pouvait aussi désigner le singulier. Un sans-abri à la recherche d'un endroit où dormir. Le vieillard ne réagissait pas lorsque quelqu'un venait près de lui. Il ne sortait à vrai dire jamais de son silence contemplatif, les yeux à peine visibles sous ses paupières tombantes, son corps tordu par les ans, plié vers l'avant comme un saule penché sur une mare.

Puisqu'il ne dérangeait personne et que depuis le temps il en était venu à faire partie du paysage, les pensées des résidents du quartier se tournaient très rarement vers le vieil homme. Après tout, son occupation en valait bien une autre et il aurait semblé malpoli de la part de quiconque de questionner les habitudes de ce pacifique vieillard qui, malgré son silence, dégageait une impression de sagesse. Peut-être était-ce en raison de son immobilité. Continuellement traversé par des gens qui se rendaient ailleurs, le parc semblait procurer au vieil homme quelque chose que nul autre n'avait su trouver avant lui.

Il ne suffit pourtant que d'une seule journée pour que le discret vieillard se révèle à tous avec la clarté d'une enseigne au néon. Ce dimanche-là, la matinée charria un air lourd et humide dans lequel flottaient des relents d'ozone emplis de la promesse d'un bel orage d'été. Les premières gouttelettes tombèrent vers neuf heures et à midi une averse violente déchira le ciel couleur d'acier. Dans le calme relatif de leurs habitations, les résidents du quartier occupèrent leur journée aux activités les plus diverses, telles que fixer les craquelures de la peinture blanc cassé du plafond, faire du popcorn parce que le tapotement des gouttes d'eau contre les vitres leur y a fait vraiment trop penser, ou suggérer une partie de cartes à un enfant de sept ans pour qu'il arrête une minute de grimper aux étagères. Or, malgré le calme relatif qui régnait, un individu en apparence peu digne d'attention posa, lors de cette journée précise, une action qui allait causer une sérieuse commotion dans tout le voisinage.

Cet individu, qui répondait au nom de monsieur Courtemanche, venait de se préparer un deuxième café et avait décidé de s'asseoir à sa fenêtre afin de le déguster tout à son aise. D'un éternel optimisme, ce cruciverbiste amateur dans la soixantaine s'était résolu à tirer le meilleur parti de cette journée de pluie en profitant pleinement de son petit fauteuil en chintz et de la presse du dimanche. Il arriva cependant que, confronté à une question particulièrement difficile (soit le nom de la capitale de la République yougoslave de Macédoine en six lettres), son regard s'égara un instant à travers les carreaux de la fenêtre, qu'il lui faudrait bien nettoyer d'ailleurs, à la recherche d'une illumination.

L'illumination lui vint, mais pas sous la forme des lettres formant le mot «Skopje» (monsieur Courtemanche ne devait jamais terminer sa grille, bien qu'il l'ignorât alors). Ce qui l'éclaira était en vérité beaucoup plus bruyant et bien plus lumineux que n'importe quelle capitale de n'importe quel pays : c'était un éclair du plus bel effet, en tous points beaucoup plus intéressant que les craquelures du plafond et largement plus efficace qu'une partie de cartes pour distraire les enfants. C'est cet éclair qui permit à monsieur Courtemanche d'apercevoir la maigre silhouette du vieillard qui se courbait à chaque rafale, giflée par la pluie. Scandalisé par cette vision qui l'inquiéta beaucoup, ce citoyen plein de bonne volonté décrocha immédiatement son téléphone et composa le numéro de la Ville. Là, il partagea pendant plus de quinze minutes ses inquiétudes à une jeune réceptionniste qui avait été engagée tout spécialement pour les qualités soporifiques de sa voix. Investi de sa mission, monsieur Courtemanche ne se laissa cependant pas décourager et parvint à grand renfort de superlatifs à faire comprendre aux autorités que la situation qu'il dénonçait était effectivement très grave. Il fit remarquer que le parc était une propriété de la Ville et que celle-ci avait la responsabilité de tout ce qui s'y trouvait, le vieux y compris. Ce n'était tout de même pas un membre du voisinage qui l'avait planté là !



Monsieur Courtemanche eut gain de cause : le lendemain, un employé municipal se rendit dans le petit parc pour corroborer ses dires. Son rapport fut assez facile à remplir : oui, il y avait bel et bien un homme d'un âge extrêmement avancé dans le parc et ses jambes, rongées par le parasite de la vieillesse, n'étaient plus très solides. Il en conclut qu'il serait nécessaire d'intervenir au plus vite.

Les réactions des résidents du quartier, lorsqu'ils virent l'homme en veste orange dans le parc, furent d'une violence surprenante. L'invisible était devenu visible. Après tout, il est normal que la possible perte d'un élément à ce point intégré à la routine quotidienne de centaines de personnes soit la cause d'une certaine frayeur. Bon nombre de gens se demandaient à présent si le carré de gazon n'aurait pas l'air vide si le vieux était forcé de s'en aller. Certains tentèrent de se rassurer en se disant que la place vacante pourrait alors être prise par une jeune pousse et que tout redeviendrait comme avant. Peu de gens, pourtant, accordaient la moindre valeur à ces suppositions et la plupart soutenaient qu'un remplacement ne réglerait pas le problème. C'était vrai, car la crainte que plusieurs aient de voir disparaître le vieil homme venait d'un sentiment moins avouable que celui du simple respect dû aux aînés : avec son teint grisâtre et sa peau lézardée de profonds sillons de rides, l'homme était de ceux qui ont été si durement affectés par la vieillesse qu'ils en semblent immortels : puisqu'il n'aurait pas

pu être plus vieux, il devait nécessairement être éternel. Et l'éternité, même lorsqu'elle n'existe qu'en apparence, est rassurante à une époque où le mot d'ordre est « efficacité ».

Le vieux n'était pas efficace. Si on lui avait posé la question, il est probable qu'il n'aurait même pas compris la sainte importance de l'efficacité. Le vieux était, voilà tout. Ce faisant, il réconfortait tous ceux qui étaient trop occupés pour prendre le temps de vivre.

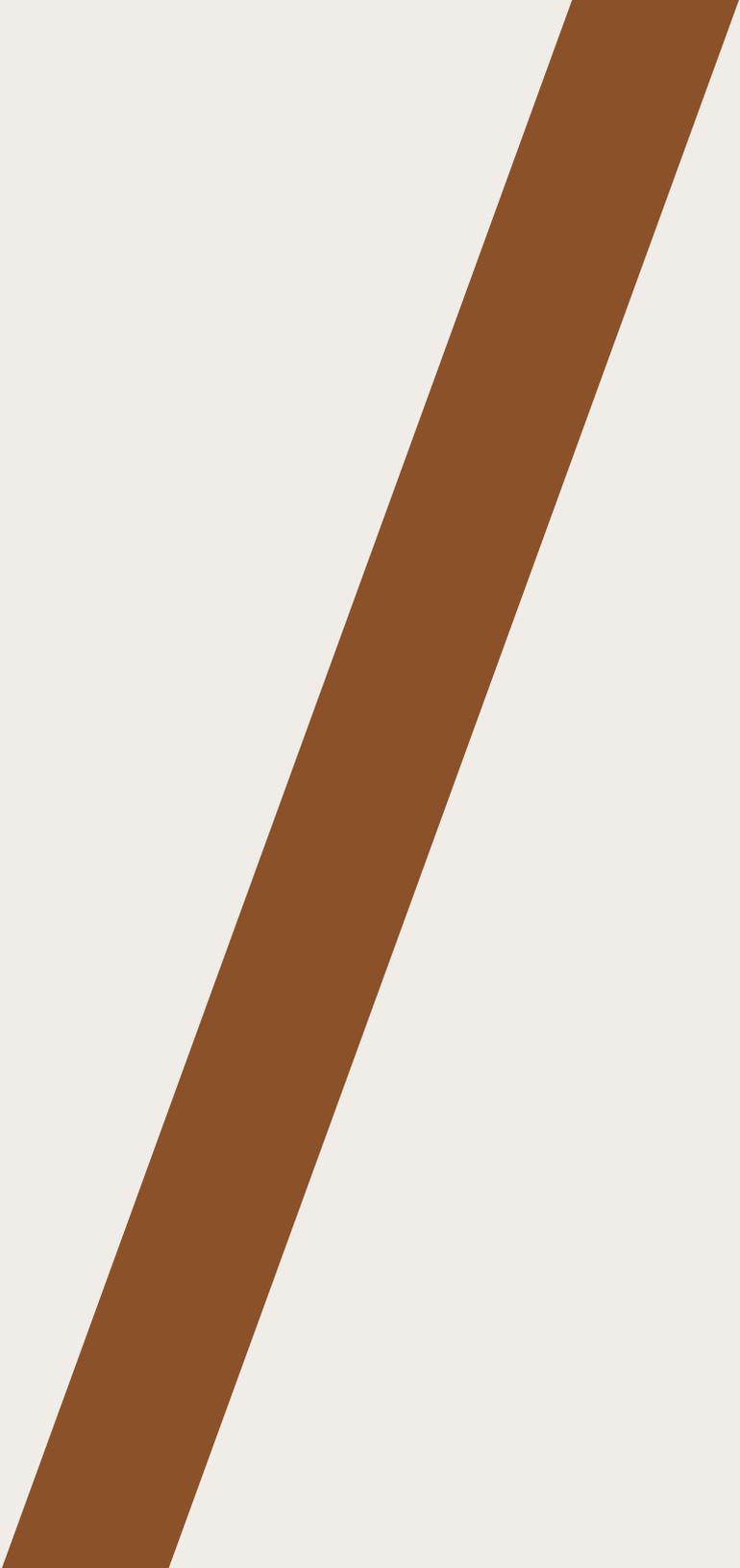


Le monstre : une figure littéraire / Anomalie ou transgression ?

Toute la hargne populaire du monde n'aurait cependant pas suffi à faire changer la dure conclusion du rapport municipal. En effet les lois civiles sont aussi inébranlables que le temps et il n'était tout simplement pas prudent de laisser un homme aussi âgé seul dehors à la merci des intempéries. Plusieurs arguèrent que le vieillard avait toujours admirablement bien résisté aux pires températures et que depuis le temps qu'il était là, ils ne voyaient pas pourquoi on ne pourrait pas l'y laisser. Cet argument fut balayé de la main par ceux qui résidaient directement en face du parc et qui vivaient à présent dans la peur de trouver l'homme étendu raide devant leur porte à leur réveil. S'il en venait à s'effondrer, il pourrait bien entraîner des câbles électriques dans sa chute et rendre l'avenue impraticable pendant un bon moment, sans parler des dommages qu'il causerait à une voiture s'il tombait dessus. Ainsi, puisque la situation comprenait un risque suffisant pour la santé et que personne ne voulait avoir à payer pour l'entretien du vieux, il fut décidé qu'une solution drastique était de mise.

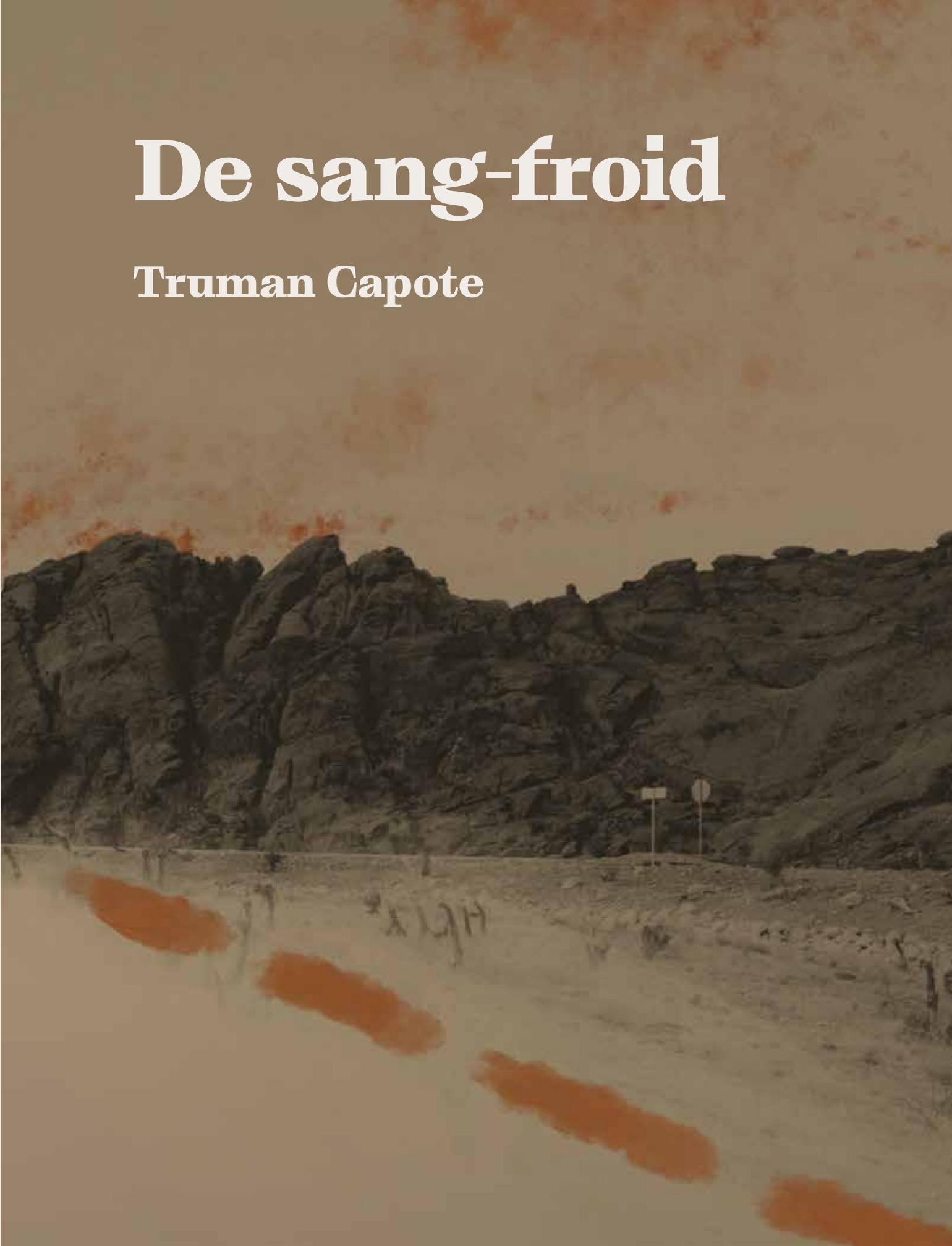
Il faisait beau le matin où l'éternité s'arrêta. L'opération prit plus de temps que prévu car l'ancêtre avait dans le parc des racines très profondes. Après quelques heures, cependant, toute trace du vieillard avait disparu, à l'exception de l'emplacement où la terre avait été retournée. Certains des résidents qui avaient déploré sa perte ressentirent un léger pincement au cœur la première fois qu'ils passèrent devant le lieu où il s'était autrefois tenu, prêtant plus d'attention à l'absence du vieux qu'ils n'en avaient jamais prêté à sa présence. D'autres, moins attentifs, furent peut-être simplement surpris par le rayon de soleil qui parvenait à les atteindre, à présent que l'ombre du passé avait été effacée. Dans le silence en suspension, il manquait comme le bruit d'un murmure bruissant, et le vent, plus fort maintenant qu'il n'était plus ralenti par de vieilles mains arthritiques, était chargé de l'odeur lourde du bran de scie.

Rapidement, le parc retomba dans l'oubli. Protégées par le calme de l'indifférence, des branches d'un vert tendre bourgeonnèrent au printemps suivant, s'élevant vers la lumière à la recherche de leurs racines.



De sang-froid

Truman Capote



Capote et les vrais monstres

Le monstre : une figure littéraire / Anomalie ou transgression ?



Essai d'Annie Ryan

Un quadruple meurtre sans mobile apparent, deux tueurs en cavale, une communauté transformée à jamais. Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, Capote le jure.

« Je suis un alcoolique. Je suis un drogué. Je suis un homosexuel. Je suis un génie¹. » Petit homme flamboyant, Truman Capote aurait pu être un personnage de roman lui-même. Son amour des fêtes, son goût pour le scandale, sa personnalité excentrique font de lui un être bien singulier. Après avoir écrit plusieurs nouvelles et deux romans bien accueillis par la critique, il publie en 1958 son premier succès notable, *Petit Déjeuner chez Tiffany*, qui lui permet de se tailler une place parmi les grands de son époque. Mais c'est son roman *De sang-froid*, paru en 1966, qui le propulsera au sommet de sa gloire et qui lui vaudra reconnaissance, fortune et récompenses, dont l'Edgar-Allan-Poe du meilleur livre d'enquête. Plus de cinquante ans et quelques adaptations cinématographiques et télévisées plus tard, l'impact de l'œuvre est loin de s'être estompé.

1. Catherine Rovera, « Capote Truman », *Universalis*, réf. du 11 février 2019, <http://www.universalis-edu.com.v-webdav.collegeahuntsic.qc.ca:2048/encyclopedie/truman-capote/>

Un projet monstrueux

Depuis de nombreuses années, Capote cherchait un sujet prometteur pour un nouveau projet littéraire de type journalistique. Puis arrive novembre 1959. Capote tombe sur un court article dans le *New York Times* ayant pour titre « Riche fermier, trois membres de la famille tués² ». On y rapporte que Herbert, Bonnie, Nancy et Kenyon Clutter ont été brutalement assassinés dans leur maison de campagne, au Kansas. Capote voit le potentiel de cette affaire : le crime, ses conséquences, l'enquête, tout l'inspire. Il fait rapidement ses valises et s'envole vers le Kansas, accompagné de son amie Harper Lee, également écrivaine (*Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, 1960). Dès son arrivée, il entreprend d'interroger les habitants du petit village de Holcomb qui est toujours sous le choc. Il n'est pas reçu chaleureusement. Il pose des questions dont on préférerait oublier les réponses, d'autant plus que les victimes constituaient un pilier de la communauté. Quand les meurtriers, Dick Hickock et Perry Smith, sont arrêtés, un mois plus tard, il manifeste l'intérêt de s'entretenir avec eux. Ces derniers acceptent, espérant que cet écrivain de renom puisse aider leur cause, mais il n'en sera rien : ils seront reconnus coupables et tous deux condamnés à mort par pendaison en mars 1960. Bien que l'enquête soit visiblement terminée, Capote poursuit son travail : il veut savoir tout ce qui s'est passé avant, pendant et après le crime, tant du côté de la communauté de Holcomb que de celui de Hickock et Smith. Le roman *De sang-froid* ne sera publié qu'en 1966, après l'exécution des assassins, le 14 avril 1965. Tout indique que Capote « voulait [...] savoir comment se terminerai le dernier acte³ », selon Harrison Smith, l'avocat de Perry Smith et de Dick Hickock. En effet, il attendait que la sentence soit exécutée pour mettre le point final à son livre.

2. George Plimpton, *Truman Capote*, Paris, Éditions Arléa, 2009, p. 194.

3. Cité par George Plimpton, *op. cit.*, p. 179.

Le psychopathe : le monstre moderne

Qu'est-ce qu'un monstre ? Pendant longtemps, il s'agissait d'une créature à l'allure hideuse et terrifiante, ou encore d'un être humain affligé d'une malformation physique. Cependant, au XIX^e siècle, une telle conception cède la place à une toute nouvelle vision : le monstre ne se reconnaît plus par son aspect physique, mais par ses comportements. Autrement dit, la monstruosité est associée à une conduite immorale. Dès lors, un nouveau monstre se hisse au premier rang : le psychopathe. Bien que le terme lui-même n'apparaisse qu'en 1941 dans *le Masque de la normalité* du docteur Hervey M. Cleckley, les comportements psychopathes avaient déjà été décrits par Philippe Pinel dès 1801 à la suite d'observations sur quelques patients⁴. Le psychopathe se définit notamment par son incapacité à ressentir de l'empathie,

4. « Psychopathie », *Wikipédia*, réf. du 13 février 2019, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychopathie>

de la culpabilité et il distingue difficilement ce qui sépare le bien du mal⁵. Il ne se conforme pas aux normes de la société et représente tout ce qu'il y a de plus horrible chez l'être humain. Cela fait de lui l'opposé du héros sur tous les points de sa psychologie, et ce contraste de caractères laisse place à un conflit remarquable, celui de deux idéologies diamétralement contraires qui s'affrontent. On tient souvent la Barbe Bleue, dans le conte éponyme de Charles Perreault paru en 1697, pour le tout premier psychopathe de la littérature. Châtelain effrayant, il tuait ses épouses lorsqu'elles ne respectaient pas sa vie privée. On peut aussi associer à cette catégorie de personnage Mister Hyde, dans *le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson (1886)⁶, qui laisse libre cours à toutes ses pulsions destructrices et qui ne ressent aucun remords. Mais c'est surtout le XX^e siècle qui

5. « Sociopathe, psychopathe. Littérature et maladies mentales », *Mont des lettres*, 17 mai 2018, réf. du 12 février 2019, <https://www.montdeslettres.fr/article-sociopathe-psychopathe-litterature-et-maladies-mentales.html>

6. Ce roman fait l'objet d'une étude dans les pages de ce numéro.

entraîne l'avènement de la figure du psychopathe dans la culture populaire, avec des romans comme *Misery* de Stephen King (1987), *le Silence des agneaux* de Thomas Harris (1988), *American Psycho* de Bret Easton Ellis (1991), etc. Les auteurs qui introduisent un tel personnage dans leur œuvre s'inspirent à l'occasion de réels meurtriers. On pense bien sûr à Jack l'Éventreur qui semait la terreur dans les rues de Londres en 1888, ou encore à Ted Bundy et Jeffrey Dahmer, célèbres tueurs en série états-uniens de la deuxième moitié du XX^e siècle. Cela peut s'expliquer par un certain désir d'authenticité et de crédibilité, par une volonté de dresser une image véridique de la nature humaine : « Le mal est à l'intérieur de nous. Plus je vieillis, moins je pense qu'il existe une sorte d'influence diabolique extérieure ; ça vient des gens⁷ », stipule Stephen King.

7. C'est nous qui traduisons : « *Evil is inside us. The older I get, the less I think there's some sort of outside devilish influence ; it comes from people.* » Andy Greene, « Stephen King : The Rolling Stone Interview », *Rolling Stone*, 31 octobre 2014, réf. du 27 février 2019, <https://www.rollingstone.com/culture/culture-features/stephen-king-the-rolling-stone-interview-191529/>

Le roman non-roman

« Créer un roman journalistique, un texte sur une vaste échelle qui allierait la crédibilité des faits, l'immédiateté du film, la profondeur et la liberté de la prose et la précision de la poésie⁸ », tel est l'objectif que se fixe Capote en rédigeant *De sang-froid*. En d'autres mots, il s'agit d'écrire de façon extrêmement précise en ne s'appuyant que sur des faits, tout en « utilisant toutes les techniques de l'art et de la fiction⁹ », précise le romancier. Il baptise ce nouveau style *nonfiction novel*, traduit en français par les expressions « roman-vérité » ou « roman non-roman ». Toutefois, il ne s'en prétend pas l'inventeur : selon lui, d'autres avaient déjà exploité le « reportage-narration », notamment Lillian Ross avec *Picture* (1952) que Capote qualifie de « court roman-vérité¹⁰ ».

En écrivant un roman non-roman, Capote veut prouver que le journalisme, contrairement à la croyance populaire, est une forme d'art littéraire qui permet de s'exprimer, de créer. Néanmoins, pour ce faire, Capote affirme clairement que « si l'on veut que la forme du roman-vérité soit pleinement réussie, l'auteur ne doit pas apparaître dans l'ouvrage¹¹. » C'est d'ailleurs ce que d'aucuns lui reprocheront à plusieurs reprises, considérant l'œuvre « immoral[e], car l'auteur s'abstient de tout jugement¹² ». En effet, si le lecteur cherche une prise de position claire, il sera déçu. L'auteur place sur un pied d'égalité l'habitude qu'ont les deux adolescents Clutter

8. Cité par Jean-Louis Hue, « Fiévreux ? », *Magazine littéraire*, Paris, no 460, janvier 2007, p.3.

9. Cité par George Plimpton, *op. cit.*, p.193.

10. Cité par George Plimpton, *op. cit.*, p.192.

11. Cité par George Plimpton, *ibid.*, p.199.

12. Catherine Rovera, *op. cit.*



de prendre «une bouffée [de cigarette] en cachette de temps à autre¹³» et le plan de Hickock et Smith de trouver «un étranger à voler, étrangler et abandonner dans le désert» (p. 234). Bref, *De sang-froid* est «un titre désignant à la fois la manière des meurtriers, qui exécutèrent sans sourciller leurs victimes, et celle de l'écrivain¹⁴».

L'auteur se prive de tout commentaire, car il refuse d'exercer toute influence sur le lecteur, soucieux de lui laisser la liberté de juger par lui-même les personnages et leurs actes. Et d'une certaine façon, les personnages deviennent davantage autonomes. D'un côté, on retrouve la communauté du village de Holcomb, «symbole d'une Amérique rurale et prospère, baignant dans la sécurité et la bonne conscience»; puis, de l'autre, Perry Smith et Dick Hickock, «incarnation des déshérités sans racines et sans le sou, doués d'une nature brutale et insensible, condamnés à errer de place en place¹⁵». Ces personnages existent par eux-mêmes puisque personne ne les a inventés, comme ce serait le cas dans une œuvre de fiction. Cela peut créer un certain sentiment de malaise chez le lecteur qui prend conscience que tout ce qui est décrit

13. Truman Capote, *De sang-froid*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2018, p. 38. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

14. Minh Trinh Huy, «Une légende américaine», *Magazine littéraire*, Paris, no 460, janvier 2007, p. 26.

15. Minh Trinh Huy, *ibid.*

dans le roman a véritablement eu lieu, que toutes les actions ont été posées, que toutes les paroles ont été prononcées. Par exemple, avant de commettre le crime, Hickock ne cesse de répéter à Smith : «Pas de témoins.» (p. 65) Cette obstination revient à quelques reprises dans le roman, ce qui confirme que Hickock n'avait aucune intention de laisser les Clutter (et toute autre personne qu'ils croiseraient) en vie. Capote, loin d'imaginer ces passages, se fie au témoignage réel des deux tueurs. De plus, lorsque Smith se met à décrire le crime aux enquêteurs, il dit, en parlant de Herbert Clutter, le père de la famille assassinée : «Je ne voulais pas faire de mal à cet homme. Je pensais que c'était un type très bien. [...] C'est ce que j'ai pensé jusqu'au moment où je lui ai tranché la gorge.» (p. 362) Si ses propos n'étaient pas tirés de la confession de Smith, leur impact s'en trouverait diminué. Tout compte fait, c'est cette véridicité qui donne son intérêt au roman : «Cette histoire s'inspire de faits réels» est un avertissement très répandu, que ce soit au grand ou au petit écran ou encore dans les livres. Capote, en prétendant ne s'en tenir qu'à la stricte vérité des faits, use de cette même technique qui vise à capter l'attention du spectateur ou du lecteur, provoquant ainsi des sentiments de crainte, de joie, de tristesse, d'étonnement plus intenses que ceux procurés par une œuvre de fiction.



Ce désir d'objectivité n'est pas sans laisser une impression de froideur, d'indifférence réelle par rapport aux événements. C'est notamment le cas au début du roman, alors que les Clutter sont toujours en vie et que Nancy, la jeune adolescente, sélectionne les vêtements qu'elle portera le lendemain. Son choix s'arrête sur «sa robe en veloutine rouge, sa plus jolie, qu'elle avait faite elle-même». Cette action anodine est brutalement interrompue par un commentaire de l'auteur : «C'était la robe dans laquelle elle allait être enterrée.» (p. 92) Par la suite, Nancy poursuit sa routine, mais il devient impossible pour le lecteur de ne pas penser à sa mort imminente et à la cruelle ironie du destin qui l'attend. Le roman est parsemé de ces phrases qui se veulent porteuses de détails supplémentaires mais qui, dans les faits, ébranlent plus qu'elles n'informent.

La banalité du monstre

S'il est vrai que l'opinion de Capote n'apparaît pas explicitement dans le roman, il n'est pas tout à fait juste d'affirmer que l'œuvre est entièrement « objective ». En effet, l'auteur déclare : « Je fais mon propre commentaire par ce que je choisis de dire et la manière dont je choisis de le dire¹⁶. » Tout porte à croire que la principale question que pose l'auteur est la suivante : Perry Smith et Dick Hickock, tout monstrueux soient-ils, sont-ils si différents des gens dits « normaux » ? Capote a tant correspondu avec les tueurs qu'il en vient à bien les saisir. Il connaît les détails les plus précis concernant les meurtres de la famille Clutter, la fuite, l'arrestation, le procès, l'exécution. Toutefois, il juge qu'il doit en apprendre davantage pour arriver à représenter le tout fidèlement dans son œuvre. Il questionne donc les assassins sur leur vie personnelle, leur famille, leurs amis, leurs passions, etc. Le résultat est troublant : il découvre qu'ils ne diffèrent pas tellement de gens dotés d'une conscience morale plus fonctionnelle que la leur. Par exemple, Perry Smith n'a jamais

16. Cité par George Plimpton, *op. cit.*, p. 200.

oublié son rêve d'enfance de découvrir un trésor caché dans un pays exotique (p. 35) ; son talent de chanteur et de guitariste en charme plusieurs (p. 179) ; son admiration pour un ancien compagnon de cellule, Willie-Jay, est touchante (p. 72). Pour ce qui est de Dick Hickock, il est père de famille (quoiqu'assez absent) et ses parents semblent beaucoup l'aimer et tenir à lui (p. 248).

Pour quelles raisons Capote a-t-il décidé de représenter ces hommes de la sorte ? Aux yeux de tout lecteur, ils sont des monstres. Néanmoins, l'auteur ne se prive pas de les humaniser parce qu'il comprend qu'ils n'ont rien d'exceptionnel. Il faut rappeler qu'au moment où Capote écrit son roman, la philosophe Hannah Arendt, journaliste pour le *New Yorker*, tire la même conclusion du procès d'Adolf Eichmann – accusé et reconnu coupable de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité – auquel elle assiste en 1961. À sa grande surprise, le haut fonctionnaire nazi est « loin de lui apparaître comme un monstre », et elle « perçoit ce personnage comme

un individu plutôt médiocre¹⁷ », comme elle l'indique dans son livre *Eichmann à Jérusalem* (1963). Elle s'attire les foudres de plusieurs par ses propos, de manière similaire à l'auteur de *De sang-froid*, car elle présente le nazi moyen comme un simple travailleur. Nombreux sont ceux qui ont crié au scandale. Comment Arendt, une juive allemande, est-elle prête à admettre que certains nazis, qui comptent parmi les plus grands monstres que la Terre ait portés, ne diffèrent pas du commun des mortels, prétextant qu'à leurs yeux ils ne faisaient que leur travail ?

Capote tenait à souligner que Hickock et Smith n'étaient rien de plus que des hommes normaux « plutôt médiocres », mais qui n'ont jamais eu de chance. Ils viennent tous deux de familles modestes peu fonctionnelles et ont été à jamais changés par leurs années passées en prison dont ils n'ont été libérés que quelques semaines avant le crime et où ils sont devenus des monstres pour survivre. D'autre part, l'auteur ne peut s'empêcher de s'identifier à Perry Smith : « Outre leur petite taille, les deux hommes avaient en commun une mère alcoolique et un père absent, une enfance traumatisante qu'ils avaient quittée pour se tourner vers l'art¹⁸. » En revanche, si Capote est parvenu à sortir de la misère, les choses ont tourné autrement pour Smith. Ainsi, avec Smith, l'écrivain est-il confronté à ce qu'il aurait pu devenir : « C'est comme si Perry et moi on avait grandi dans la même maison et que moi j'étais sorti par la porte de devant et lui par celle de derrière¹⁹. »

Quand on se reconnaît de la sorte dans une autre personne, quelle qu'elle soit, il est difficile de ne pas sympathiser avec elle. C'est ce qu'on remarque dans le roman : le lecteur, en raison de ce que Capote a choisi d'écrire (consciemment ou non), se retrouve à éprouver de la compassion pour Smith. Par exemple, son côté innocent

17. Akadem, « Une polémique autour d'Hannah Arendt », réf. du 13 février 2019, http://www.akadem.org/medias/documents/Doc2_Eichmann_a_Jerusalem.pdf

18. Minh Trinh Huy, *op. cit.*, p. 27.

19. Cité par Chloé Santamaria, « Ciné-malaise », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, no 74, avril 2008, p. 112.

et naïf est, somme toute, attachant : il rêve de plongée sous-marine et il aurait voulu être un chanteur (il avait même choisi son nom de scène, Perry O'Parsons). De plus, il n'a jamais eu la vie facile : une famille des plus dysfonctionnelles, un frère et une sœur suicidés, les deux jambes cassées dans un accident de motocyclette... La plupart du temps, Capote laisse au lecteur la possibilité de juger Smith par lui-même, sans jamais directement se prononcer. Or, parfois, il trahit sa sympathie pour Smith, notamment lorsque celui-ci insiste auprès de Hickock pour faire monter deux auto-stoppeurs : « Mais Perry, ce bon vieux Perry au cœur d'or, tourmentait constamment Dick pour prendre les gens qui avaient l'air tout ce qu'il y a de plus misérable. » (p. 309) À lire cette phrase, on oublie presque qu'il vient d'assassiner brutalement quatre personnes. Enfin, durant tout le roman, Smith est représenté comme une victime de Hickock qui ne le comprend pas et qui ne lui fait pas confiance. On perçoit encore une fois la subjectivité de l'auteur qui « n'aimait pas Hickock²⁰ », selon Marie Dewey, la femme de l'enquêteur en chef dans l'affaire Clutter.

20. Citée par George Plimpton, *op. cit.*, p. 176.

S'il est vrai que l'opinion de Capote n'apparaît pas explicitement dans le roman, il n'est pas tout à fait juste d'affirmer que l'œuvre est entièrement « objective ».

La chute

Le 14 avril 1965, cinq ans après leur condamnation, Dick Hickcock et Perry Smith sont pendus. Comme ils avaient tous deux demandé que Truman Capote assiste à leur exécution, il s'y est présenté. Il s'était lié d'amitié avec les condamnés, particulièrement Smith, et une rumeur veut qu'il soit même devenu amant avec ce dernier. Dans tous les cas, les pendaisons ont terriblement éprouvé Capote, et il ne s'en est jamais complètement remis. Quelques mois plus tard, il publie *De sang-froid*, qui lui apportera fortune, célébrité, et tout ce dont il aurait pu rêver. Somme toute, après six ans de travail acharné, il avait remporté son pari, il avait mené à terme son projet d'envergure. Tous s'entendaient pour dire que le roman annonçait une grande carrière. Ce n'est pourtant pas ce qui est arrivé : ce sera pour lui le début de la fin.

Après la publication du livre, il sombre dans l'alcool et dans la drogue, il multiplie les relations malsaines et, pour finir, il n'écrit plus rien de bon. Lui qui était si populaire chez les gens de la haute société de son époque, il finit par s'en faire exclure. Il meurt le 25 août 1984 d'une surdose de médicaments, seul et malheureux. Si *De sang-froid* est ce qui a fait de lui un immortel, l'œuvre a aussi été la raison de son déclin. Comme il le disait lui-même : « Personne ne saura jamais le vide qu'a creusé en moi *De sang-froid*²¹. »

21. Cité par Minh Trinh Huy, *op.cit.*, p.27.

Chronologie

15 novembre 1959

Durant la nuit, Dick Hickcock et Perry Smith s'introduisent chez les Clutter pour y voler de l'argent. Ils tuent les quatre membres de la famille.

30 décembre 1959

Hickcock et Smith sont arrêtés à Las Vegas.

22 mars 1960

Début du procès.

29 mars 1960

Hickcock et Smith sont reconnus coupables et condamnés à mort.

14 avril 1965

Hickcock et Smith sont pendus.

17 janvier 1966

Publication de *De sang-froid*.

Le pissenlit

Fiction d'Annie Ryan

ELLE: Acceptez-vous que j'enregistre notre entretien ?

LUI, *posé*: Bien sûr.

Elle appuie sur le magnétophone et tourne les pages de son cahier.

LUI: Je croyais que ta petite machine s'en occuperait.

Elle s'arrête sur une page et prend son crayon.

ELLE: Parfois, des paroles enregistrées sont insuffisantes pour bien saisir l'ensemble de la conversation. Elles peuvent difficilement, par exemple, reproduire une impression, une mimique ou une atmosphère.

Un temps.

LUI: Tu veux savoir ce que je pense ? (*Sans attendre de réponse.*) Je pense que tu utilises le cahier pour te cacher. Il t'apporte un sentiment de sécurité, de puissance, comme une meurtrière de laquelle tu peux attaquer sans jamais t'exposer.

ELLE: Une meurtrière ?

LUI: Tu sais, les petites fenêtres étroites dans un château.

ELLE: Je sais de quoi il s'agit. Je trouvais simplement que c'était un choix de mot... intéressant.

Un temps.

LUI: Tu n'es pas de la police.

ELLE: En effet.

LUI: On m'a dit que si je collaborais, on m'accorderait certains privilèges. D'habitude, c'est la police qui débarque dans ces temps-là. Pas les journaux.

ELLE: Je ne suis pas ici pour un article. Vous avez ma parole que rien de ce qui se dira ici ne sera publié.

LUI: Bien. Quelle est la raison de ta visite, alors ?

ELLE: Appelons ça de la recherche.

LUI: Sur moi ? Je suis flatté. C'est pour une étude psychologique ?

ELLE: Si vous voulez.

LUI: Et les privilèges ?

ELLE: J'ai des contacts.

LUI: Ah.

Un temps.

ELLE: Passons maintenant au vif du sujet, si vous le voulez bien.

LUI: Avec plaisir.

ELLE: Il y a de cela seize ans, vous avez été reconnu coupable de l'assassinat de quatorze femmes.

LUI: C'est exact.

ELLE: Chacune a été retrouvée chez elle étranglée, avec une lésion partant du pied droit et montant jusqu'à la gorge. C'est une signature... originale.

LUI: C'est pas une signature.

ELLE: Non ? C'est pourtant ce qui permet de reconnaître votre...

LUI, *l'interrompant*: Oui, c'est ce qui me distingue des autres, mais c'est pas une signature. C'est un moyen.

ELLE: Un moyen ?

LUI: T'es-tu simplement informée à mon sujet ?

ELLE: Pardon ?

LUI: J'ai déjà répondu à ces questions-là. Si tu as autant de contacts que tu le prétends, tu peux avoir accès aux dossiers qui me concernent.

ELLE: Ils ont été rédigés il y a plus de vingt ans. Et ils sont, à mon avis, bien incomplets.

Un temps.

LUI: La théorie du pissenlit.

ELLE: La théorie du...

LUI, *fier* : C'est une métaphore. Un pissenlit, quand il meurt, quand se forme cette boule blanche, demeure encore debout. Mais un coup de vent (*Il souffle sur le bout de ses doigts.*) et il s'envole. Tu sais comment ça s'appelle, les poils du duvet des pissenlits ? (*Elle hoche la tête négativement.*) Des aigrettes. Certaines personnes sont comme les aigrettes du pissenlit : elles ont besoin qu'on leur souffle dessus pour s'envoler.

ELLE : Je ne suis pas sûre de vous suivre...

LUI : En plus, des pissenlits, c'est des mauvaises herbes qui peuvent complètement ruiner un beau jardin. Il faut s'en débarrasser.

ELLE : Mais, les « aigrettes » (*Elle mime les guillemets.*) ne sont-elles pas responsables de la reproduction du pissenlit ? Donc, en soufflant, ne risquez-vous pas de répandre le mal plutôt que de l'éliminer ?

LUI : Pas si on souffle correctement.

ELLE : Je vois. C'est ainsi que vous concevez les femmes que vous avez tuées ? Comme de la mauvaise herbe à arracher ?

LUI : « Tuer » (*Il mime les guillemets.*) est un bien grand mot.

ELLE : Un bien grand mot ? Vous leur avez tout de même enlevé la vie !

Il soupire, à la fois découragé et amusé.

LUI : Leurs âmes étaient déjà mortes, mais leurs corps les tenaient prisonnières. Je les ai libérées.

ELLE : Leurs âmes ?

LUI : En commençant par en bas et, lentement, en remontant vers le haut.

ELLE : Entailler le pied jusqu'à la gorge...

LUI : Exactement.

ELLE : Comment expliquez-vous qu'elles continuent à vivre après la mort de leur âme ?

LUI : À l'occasion, il arrive que le terrestre – le corps – et le céleste – l'âme – ne soient pas synchronisés. Comme pour un pissenlit. Alors, j'interviens.

ELLE : Si je comprends bien, vous intervenez pour synchroniser leur âme avec leur corps, pas pour les tuer.

Il opine de la tête. Un temps.

ELLE: Et que se passe-t-il quand le corps ne suit pas l'âme? Autrement dit, que serait-il arrivé à ces femmes sans votre «intervention»? (*Elle mime les guillemets.*)?

LUI: Quelque chose d'horrible.

ELLE: Plus horrible qu'être étranglée dans son salon?

LUI: Mais bien sûr. Un tel... déséquilibre entre le matériel et l'immatériel peut mener qu'à... qu'à la démence la plus totale!

ELLE: Par conséquent, vous avez inventé un moyen pour éviter cette... démence.

LUI: C'est pas tout à fait juste.

ELLE: C'était pour une autre raison?

LUI: Non, non, je veux dire que je l'ai pas vraiment inventé.

ELLE: Non?

LUI: Je suis le premier à l'avoir appliqué, mais... Je suis surpris que tu connaisses pas. Libérer des âmes, du pied à la gorge... Vraiment, ça te dit rien?

Elle ne répond pas.

LUI: Les jeunes de nos jours... pas foutus d'ouvrir un livre. (*Avec fierté.*) Dans l'Islam, on pensait que lorsque quelqu'un mourait, l'Ange de la Mort venait lui extraire son âme. Ce titre m'a plu et j'ai tout de suite compris que c'était ma mission. Alors j'ai peaufiné l'une des techniques utilisées par cet Ange de la Mort et je l'ai mise en application.

ELLE: Elle fonctionne toujours?

LUI: Elle est tout à fait infaillible.

Un temps.

ELLE: «L'Ange de la Mort». Cela aurait été un bon surnom. En tout cas, plus que le «Tueur de ménagères».

Il cogne brusquement ses mains sur la table. Il inspire et expire profondément, en serrant la mâchoire, visiblement irrité.

LUI, *se contenant*: J'ai toujours détesté ce... sobriquet.

Elle tente de réprimer un sourire, mais n'y arrive pas tout à fait.

LUI: C'était pas compliqué. Offert sur un plateau d'argent, même pas besoin de réfléchir.



ELLE: Cela a dû égratigner votre orgueil.

LUI: On s'en remet.

ELLE: Naturellement.

Un temps.

ELLE: Que pensez-vous des imitateurs?

Il sourit.

LUI: Ça dépend. D'un côté, ils manquent d'imagination, ce que je méprise. De l'autre, ils rendent hommage à une idole, ce que je peux respecter.

ELLE: Croyez-vous en avoir, des imitateurs?

LUI, *avec fierté*: Je serais pas surpris! Si j'en ai inspiré quelques-uns, c'est tant mieux!

ELLE: Donc, tous ceux qui ont utilisé votre technique après vous s'inspirent de vous?

Il hoche la tête positivement. Un temps.

ELLE: J'ai le regret de vous annoncer que vous n'êtes pas le premier.

Il se redresse sur sa chaise et tout son corps se crispe. Sa voix prend de plus en plus d'assurance.

LUI: Je vois pas ce que tu veux dire.

Elle se penche et sort une photo de son sac.

ELLE: Quelques mois avant votre première victime... (*Elle ajoute avec ironie.*) Oh, pardon, pissenlit! une femme a été retrouvée poignardée dans sa cuisine. Elle avait la même lésion partant du pied droit jusqu'au cou. Elle conserve à ce jour la cicatrice.

LUI: Ah bon...

ELLE: Apparemment, celui qui l'a attaquée ne maîtrisait pas votre technique. Tout indique que vous avez été précédé.

Il secoue vivement la tête.

LUI: C'est impossible.

ELLE: Et pourtant... (*Elle lui tend la photo.*) Il ne peut s'agir de vous, n'est-ce pas, puisque votre technique est... infaillible. Vous ne me semblez pas le type à rendre hommage à un autre. Alors, manquiez-vous bêtement d'imagination?

Il fixe la photo, mais elle prend soin de la garder dans sa main.

LUI: L'insolence te va pas du tout.

ELLE: Je trouve au contraire qu'elle me sied à merveille.

LUI: Donne-moi ça.

Il lui arrache la photo des mains et, dès qu'il pose les yeux dessus, son expression change. Il la fixe d'un air abasourdi pendant de longues secondes.

ELLE: Le mari en route pour le travail a dû faire demi-tour. Il l'a retrouvée baignant dans son sang, mais encore vivante et a appelé les secours. L'aigrette mal soufflée (*Elle souffle sur le bout de ses doigts.*) a ensuite rempli son rôle de reproduction. Un garçon et une fille. Un beau jardin complètement ruiné par une infestation de pissenlits.

LUI, *les yeux toujours rivés sur la photo*: Il faut...

ELLE: S'en débarrasser ? Je crains qu'il ne soit trop tard pour cela. (*Elle reprend la photo et la range dans son sac, fait de même avec son crayon et son cahier de notes, et se lève.*) Après tout, vous êtes emprisonné, et les mauvaises herbes, elles, sont parfaitement libres. (*Elle met son sac sur son épaule et approche sa main du magnétophone.*) Un dernier mot en guise de conclusion ?

Un temps.

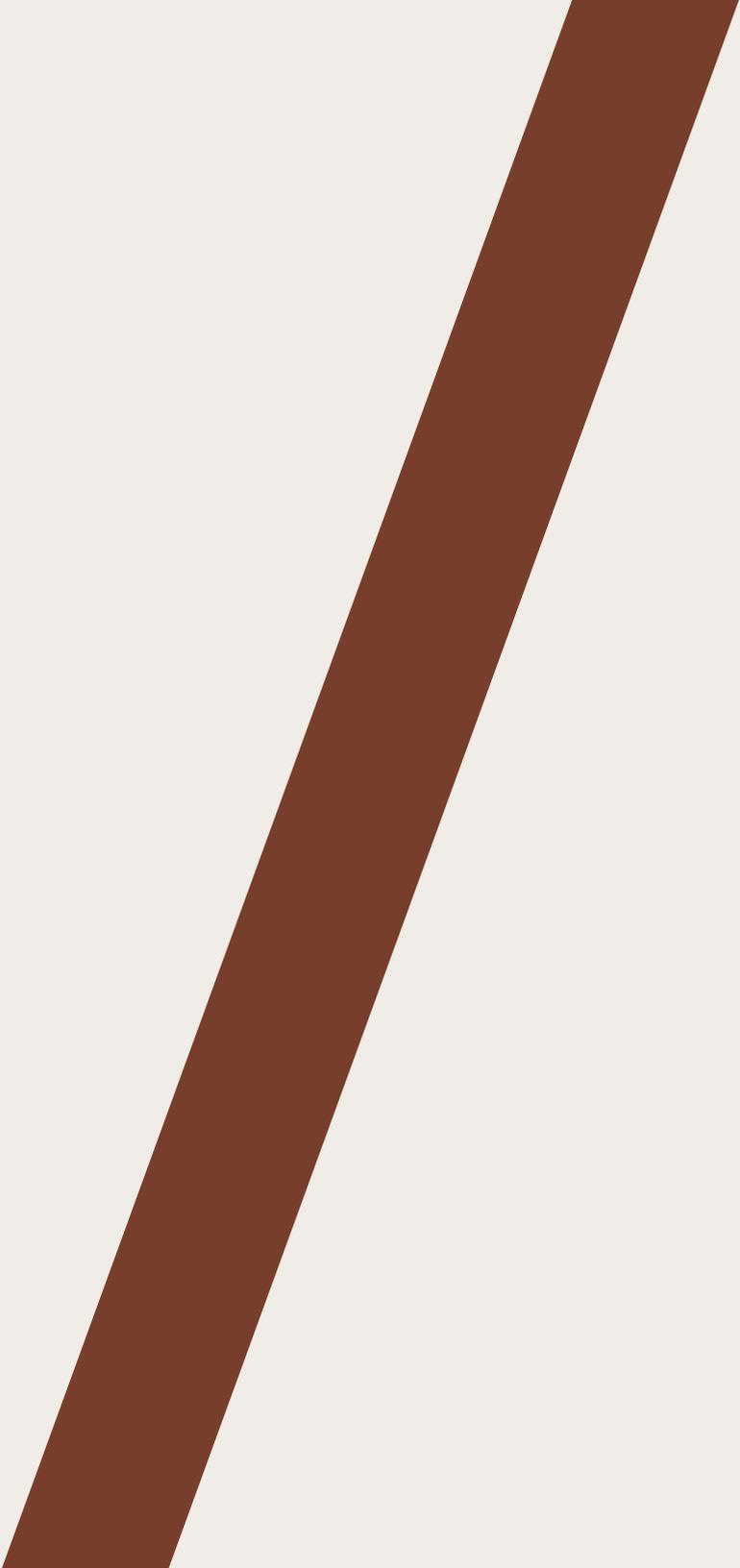
LUI: Tu as du culot de venir ici comme ça, en prétendant faire de la recherche.

ELLE, *la voix soudainement endurcie par une rage contenue*: Vous vous êtes introduit chez mes parents. Vous avez essayé de tuer ma mère. Et vous me parlez de culot ?

Il demeure sans réponse.

ELLE: Je crois que nous avons terminé.

Elle éteint le magnétophone.



Le Parfum

Patrick Süskind



La grenouille et Dieu

Le monstre : une figure littéraire / Anomalie ou transgression ?

Essai de Kessika Eugène

Le roman *Le Parfum* de Patrick Süskind dérange autant qu'il fascine. Le protagoniste de l'histoire provoque chez le lecteur des sentiments mitigés. Il est impossible de rester indifférent devant le destin de Jean-Baptiste Grenouille. Entre l'horreur et la pitié, le cœur balance. Le romancier allemand est connu pour ces personnages marginaux, isolés et troublants. Jean-Baptiste Grenouille n'échappe pas à cette règle, dans la mesure où il peut être considéré comme un monstre.

« Pas comme les autres »

De sa naissance à sa mort, Jean-Baptiste est un mal-aimé. Sa mère est une poissonnière. Le croyant mort-né, elle tente d'abandonner son enfant parmi les déchets. Le nourrisson est sauvé par des passants, et la mère sera condamnée à mort. Grenouille échappe au destin tragique qui semblait l'attendre. Il provoque un malaise partout il passe, il est sans cesse rejeté. Orphelin, il passe de nourrice en nourrice, personne ne veut le garder. L'une d'elles, Jeanne Bussie, le ramène à l'église après quelques jours prétextant que l'enfant n'est pas comme les autres. Elle ne peut expliquer en quoi il est différent de façon rationnelle, mais une chose est sûre, elle ne veut plus le garder. Durant toute son enfance, il vit en marge de la société, mais n'en souffre pas. « Simplement, le fait qu'il fut là dérangeait [les autres enfants]. Ils ne pouvaient pas le sentir. Ils avaient peur de lui! » Il devient asocial, incapable de comprendre les règles qui gouvernent la société, pas plus que la différence entre le bien et le mal. Personne ne lui a jamais appris les règles morales de la société. Il ne partage pas les valeurs des autres. Ce qui fait de lui un marginal : il vit dans une société dans

laquelle il n'a pas sa place. Il est souvent comparé à une « tique » (p. 26), car il est dérangeant, nuisible. Dans la première partie du roman, Grenouille n'a rien de monstrueux. Il est simplement un enfant solitaire qui essaye de survivre dans un monde qui le rejette. Bien qu'il crée partout un malaise autour de lui, Grenouille n'est pas un monstre à proprement parler, puisqu'il n'est pas affligé d'une malformation physique qui le rendrait effrayant : il reste un homme. En vérité, la monstruosité de Jean-Baptiste Grenouille vient plutôt de l'intérieur. Aucun signe extérieur ne la trahit. Dans la première partie de l'histoire, elle demeure invisible.

Grenouille se distingue par un don qui se révèle phénoménal : un odorat hors du commun. C'est ce don qui va lui permettre de fuir la misère dans laquelle il vit. Il est comme un artiste qui va utiliser son talent pour chercher la beauté dans le monde. Obsédé par son art, il se replie sur lui-même et sur sa passion. Il cherche également les moyens de perfectionner son talent. Il travaille auprès de maîtres qui lui apprennent le métier

de parfumeur. Mais en même temps, ils vont lui montrer ce qu'il y a de pire dans le caractère humain. Ils l'exploitent, profitent de son don, le méprisent et l'ont en horreur. Ils traitent Grenouille comme un animal, un esclave, une bête de foire, mais il ne s'en soucie guère, il veut tout simplement apprendre de nouvelles techniques, afin de devenir meilleur dans le domaine de la parfumerie. La passion qui anime Grenouille lui fait oublier sa marginalité. Pourtant, cette passion sème la mort sur son passage : « Le monstre fait penser et avertit du mal qui peut nous arriver² ». En effet, le sens étymologique du mot « monstre » (qui vient du latin *monere*) signifie « avertir », « faire signe ». Le monstre annonce quelque chose de terrible. Ce n'est pas un hasard si tous ceux qui ont croisé la route de Grenouille connaissent une fin tragique. En profitant de lui, ils montrent le côté le plus « puant » de l'homme, et montrent leur face inhumaine : la mère qui abandonne son enfant ; Madame Gaillard qui le vend au tanneur ; celui-ci qui le vend à son tour au maître parfumeur Baldini ; Baldini qui s'enrichit grâce au génie de Grenouille... Tous ont payé pour leur immoralité. Grenouille ne les punit pas lui-même, mais le destin s'en charge assurément.

1. Patrick Süskind, *Le Parfum*, Paris, Le Livre de poche, 2017, p. 27. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

2. Deerie Sariols Persson, *Des bestiaires aux monstres - Figures de l'altérité du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 23.



L'éveil

Le destin de Grenouille semble tout tracé. Comme la grenouille, il naît dans un milieu aqueux (derrière un étal de poissonnier) et son sens olfactif est surdéveloppé. Son seul contact avec le monde se fait par l'entremise des odeurs. Mais dès l'adolescence, il étouffe, il n'a plus rien à apprendre de cette ville pestilentielle, il quitte Paris, soulagé. « À chaque pas qu'il faisait pour s'en éloigner, l'air devenait limpide, plus pur et plus propre... Grenouille ressentait cette simplicité comme une délivrance. » (p.129) Il partira pour découvrir de nouvelles techniques. Sur la route, il se rend compte qu'il est heureux loin des hommes et de leurs puanteurs : « Ce qu'il ressentait le plus comme une libération, c'est l'éloignement des hommes. » (p.130) Il se réfugie dans une caverne, où il vit comme un ermite pendant sept ans, plongé dans un délire olfactif. Coupé de tout, il est enfoui dans un monde intérieur où il trouve enfin le bonheur. Cet isolement le comble, lui procure « une énorme jubilation » (p.135). Le vaste monde l'étouffait, et c'est l'exiguïté d'une caverne qui lui permet de respirer enfin. Pendant ces sept années, il vit en se nourrissant d'insectes, de corbeaux morts et de chauves-souris. Confiné dans cet espace étroit, il se promène dans son monde intérieur. Il en est le roi. Dans son délire il n'est plus le marginal, le rejeté, il est « lui, le Grand, l'Unique, le Magnifique Grenouille » (p.142). Le personnage qui s'aplatissait devant les autres se pense désormais grand. Et en lui, il n'y a pas d'humilité. Il va même se prendre pour Dieu. Puis, un jour, au plus fort

de son délire, survient une révélation qui changera sa vie à jamais : il découvre que lui, l'amoureux des odeurs, n'en possède pas. Ce qui était jusque-là caché se révèle maintenant à lui. Il comprend, et nous lecteurs avec lui, que le malaise qu'il provoquait chez les gens depuis sa naissance ne s'explique pas autrement que par le fait qu'il n'a pas d'odeur. « Lorsqu'il s'en fut rendu compte, il poussa un cri aussi épouvantable que si on l'avait brûlé vif. » (p.150)

De l'anomalie à la folie

Le malaise et la peur qu'il inspire aux gens prend tout son sens, il n'est pas comme eux. Il est une anomalie, une aberration. Se révèle ici la monstruosité de Grenouille. On comprend alors pourquoi la nourrice trouvait qu'il ne sentait pas comme les autres enfants: «il n'a pas d'odeur.» (p.13) Le père Terrier, malgré toute l'éducation qu'il possède, ne peut s'empêcher d'être dégoûté en présence de ce nourrisson: «c'était un être étranger et froid qu'il avait sur les genoux, un animal hostile... il l'eût jeté au loin comme une araignée, dans un accès de dégoût.» (p.21) On comprend aussi pourquoi tous ceux et celles qui croisent sa route éprouvent pour lui une étrange et inexplicable répugnance.

D'abord effrayé, choqué par cette soudaine vérité, voyant le fantasma dans lequel il vit depuis sept ans s'écrouler d'un coup, il parvient ensuite à trouver en lui la détermination de faire face à la situation: «Il y avait une chose qu'il savait déjà avec certitude: il allait changer de vie.» (p.150) Ce constat le pousse à quitter la caverne. Il refuse de ployer l'échine face au destin. Il entreprend de corriger cette faute que la nature a commise sur sa personne. Il ne veut pas seulement corriger

la nature, il aspire à la perfection, et cette quête va le pousser à commettre les pires cruautés. Dans un état de folie, Grenouille cherchera à créer le plus merveilleux parfum qui existe: celui qui lui fournira l'odeur qu'il n'a pas. Il n'hésite pas à tuer sans remords pour atteindre son objectif. Avec ses connaissances, il va créer un parfum merveilleux qui, semblable à un philtre d'amour, le rendra aimable. Dès lors, le savoir devient un outil pervers entre les mains de Grenouille. Il a un désir fou de créer une illusion qui doit le rendre semblable aux autres humains. Lui, qui ne s'est jamais intéressé aux autres, qui n'a jamais été capable de s'identifier à autrui, qui n'a jamais montré la moindre empathie pour les humains, le voilà animé par le désir effréné de leur ressembler.

C'est ici que Grenouille peut être apparenté à un type célèbre de personnage littéraire: le savant fou. Pareil à Prométhée, à Frankenstein, au docteur Jekyll, Grenouille sera habité par une ambition démiurgique: celle de défier Dieu, en voulant changer ce qui ne devrait pas l'être. C'est

Grenouille est doublement monstrueux: il est une anomalie, puisque dépourvu d'odeur, et un monstre criminel.

ainsi qu'on découvre que la monstruosité de Grenouille n'est pas seulement physique, mais aussi éthique. Ce désir de créer ne vient pas d'une âme pure, mais plutôt d'un homme fou qui veut sans cesse transgresser les limites afin d'atteindre la perfection. Grenouille est

le savant qui n'a que faire de l'éthique. Il ne différencie pas le bien du mal. Personne ne le lui a appris. Outre la folie qui guide les actes de Grenouille, on remarque aussi le mélange de démesure et d'orgueil. La grenouille se veut Dieu. Il se vante d'être plus grand que Dieu même, puisque son odeur, c'est lui qui l'a créée sans aucune aide. Afin d'atteindre son objectif, Grenouille devient doublement monstrueux. Il est une anomalie, puisque dépourvu d'odeur, et un monstre criminel, un *serial killer*. Jean-Baptiste tue vingt-quatre jeunes filles vierges afin de créer son parfum. Le meurtre n'est qu'un outil pour lui afin d'atteindre son objectif. Il veut être aimé, et pour y arriver il sème la mort sur sa route. Lui qui n'était qu'un ange déchu devient un diable monstrueux.

Le mal de vivre

Jean-Baptiste Grenouille a une dent contre Dieu pour avoir été conçu sans odeur. Fier de son succès, il se moque de Dieu et se glorifie d'avoir réussi là où le Créateur a échoué: «Que ce Dieu avait donc une odeur pitoyable! Qu'il était donc ridiculement mauvais, le parfum que répandait autour de lui ce Dieu.» (p.174) Grenouille était décrit comme une ombre, une chose, et maintenant il est l'être vénéré comme un dieu grâce aux subterfuges du parfum. Dans son esprit, il a remplacé «ce pauvre petit dieu puant» dans le cœur des hommes. Mais une fois la victoire acquise, une fois qu'il a rejoint la foule des hommes, il découvre que sa haine pour eux est demeurée intacte: «Ce à quoi il avait toujours aspiré, à savoir que les autres l'aiment, lui devenait insupportable à l'instant du succès, car lui-même ne les aimait pas, il les haïssait.» (p.265) Les artifices du parfum ne fonctionnent pas sur lui, ne lui permettent pas de ressentir l'amour que le parfum suscite chez les autres. Grenouille est incapable

d'aimer, en lui il n'y a que de la haine. Il déteste les humains et pourtant il veut leur amour. Une fois la fabrication du parfum terminée, Grenouille découvre qu'il ne sera jamais aimé pour ce qu'il est, qu'il ne sera jamais reconnu pour lui-même, et c'est bien là toute sa tragédie. Tout n'est que mensonge. Cette prise de conscience provoque chez lui un sentiment d'échec qui le pousse à mettre fin à sa vie, car force lui est de constater qu'il est incapable de trouver sa place dans le monde, malgré l'adoration dont il est l'objet. Il n'est chez lui ni dans la caverne, ni parmi les hommes: «On étouffait d'un côté comme de l'autre. Il ne voulait plus vivre du tout. Il voulait se rendre à Paris et mourir. Voilà ce qu'il voulait.» (p.275) Grenouille n'a pas d'autres choix que de mourir. Le triomphe de sa quête ne compense pas son mal-être. La mort de Grenouille à la fin du roman est une libération pour lui. Meesemaeker a raison de souligner que «l'extermination de Grenouille peut être interprétée comme une délivrance rêvée par ce personnage étranger parmi les hommes. Peut-être était-ce là finalement l'objet de la quête³.» L'absence d'odeur naturelle condamne Grenouille, quoi qu'il fasse, à demeurer un monstre à ses propres yeux, et rien ne peut extraire de lui cette douleur existentielle.

3. Laure Meesemaeker, *Le Parfum - Patrick Süskind*, Paris, Hatier, coll. «Profil d'une œuvre», 2003, p.83.

Le don

Fiction de Kessika Eugene

Sur un lit étroit, un corps chétif et malade s'agite. L'homme allongé là n'a presque plus rien d'humain. Son corps est couvert de pustules et de sueur. Il pleure dans son sommeil nerveux. La femme qui veille sur lui le secoue doucement pour le sortir de son cauchemar. Après de multiples essais, il se réveille enfin. Son regard est hanté et honteux. La femme lui passe un tissu humide sur le visage afin d'apaiser sa fièvre.

– Jean-Baptiste, comme il me fait de la peine de te voir ainsi, mon fils.

Elle pleure à son tour. Elle tend sa main vers le visage de Jean-Baptiste. Sa paume tiède procure une sensation de bien-être qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. Il presse pendant un court instant son visage contre les doigts frêles de la femme. D'elle s'échappe un curieux parfum, elle sent la violette et le poisson. Cette

odeur apaise Jean-Baptiste encore plus que tous les mots du monde.

– Toujours le même cauchemar ?

Dans sa voix il n'y a ni jugement, ni dégoût, seulement de la compassion. Une compassion infinie que seule une mère peut avoir. Il ne comprend pas cette attitude, lui que tout le monde méprise pour un rien. Il est habitué à voir la répugnance, la haine dans le regard des gens, mais jamais l'amour. Il sait pertinemment qu'il ne mérite pas l'affection qu'elle lui porte, mais il en profite et s'en nourrit. La femme le presse à la regarder.

– Toujours le même cauchemar ?

La voix se fait persistante. Des perles d'eau s'écrasent sur le visage de Jean-Baptiste. La gorge est nouée, il croasse un faible « oui » honteux. Rien n'a changé, il fait toujours le même rêve depuis qu'il a cette fièvre. Il lui semble que Dieu se moque de lui. Qu'importe les choix, les gestes qu'il pose, la fatalité le rattrape toujours. Peut-être que Dieu n'y est pour rien dans tout ça, peut-être qu'au fond c'est lui et seulement lui qui est la cause du destin tragique de ces jeunes filles. Dans ses rêves, il ne possède ni remords ni pitié. Il tue et vole avec habileté et un savoir-faire hors du commun. Il est le monstre qu'il faut fuir. Il est alors ce meurtrier de Grenouille qui tue les jeunes filles vierges afin de les dépouiller de leur parfum. Il ne se questionne jamais. Ce qu'il fait là est juste : chercher à posséder ce qu'il n'a pas.

– Pourquoi veux-tu absolument avoir une odeur, fils ?

– Pour être comme toi et comme eux...

La mère pleure de plus belle, honteuse d'avoir donné vie à un être incomplet. Elle se hait de ne pas avoir su aimer son fils comme elle aurait dû. Elle déteste ce monde qui ne l'a jamais accepté. Il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne maudisse Dieu pour cette blague mesquine. Jamais elle ne dira tout cela à son fils, il est déjà assez torturé comme cela. Elle tente de le raisonner, de calmer sa peine, d'apaiser sa haine pour l'humain.

– N'es-tu pas assez normal comme cela ?

– Leurs regards, leur mépris, leur dégoût me crient que non, je ne le suis pas assez !

– Ne les méprises-tu pas aussi ces humains à qui tu veux tellement ressembler ? Es-tu fou ?

– Je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou ! Je possède un don extraordinaire...



– Oui ! Ton nez est un miracle, utilise-le pour apporter la beauté dans ce monde laid et puant.

– Ils n'ont que faire de la beauté, ils veulent seulement le pouvoir. Souviens-toi de Baldini.

– Baldini n'est qu'un escroc sans talent ! Fuis-le ! Il se sert de toi !

– Ce cafard me nargue dans mes rêves ! Il prétend m'aider et me vole. Je ne suis pas dupe. Je m'écrase devant lui pour l'accommoder, mais je sais qu'il n'est rien devant mon génie.

– Ne l'accommode plus alors ! Sois libre !

– Je dois me cacher derrière lui. Il est mon paravent. Le monstre à qui tu as donné vie, les gens le fuient et le méprisent, maman !

La femme se tait. Elle sait qu'il a raison. Jean-Baptiste se redresse dans le lit et s'appuie sur le maigre oreiller. Sa gorge est en feu. C'est le chaos dans sa tête et dans son cœur. Il aurait voulu être Grenouille à cet instant pour effacer en lui tout sentiment. Hélas, il n'est qu'un homme blessé. L'odeur de sa mère l'opprime à présent, elle lui rappelle ce qu'il n'a pas. Il se surprend à la haïr. Elle ne connaît pas la douleur d'être différente et prétend sonder son cœur.

– Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes, maman.

– J'admets que je ne saisis pas tout, j'interprète possiblement mal tes songes, mais rien ne justifie le meurtre. Jean-Baptiste, tu n'es pas un meurtrier.

– Je suis un artisan.

– Fils, j'ai peur pour toi. J'ai peur de la voie que tu choisiras. Ce que tu appelles commodément fatalité est en fait un choix.

– Oui, je l'avoue.

– Tu le reconnais enfin ?

– Moi, Jean-Baptiste, je suis ici et pleure dans tes jupons. Grenouille est là-bas s'élevant contre son destin. Il ne demande pas pardon et n'éprouve aucun remords.

Le visage blême, la femme se lève et s'éloigne du lit. Elle tourne en rond dans la petite chambre. Étourdi, Jean-Baptiste ferme les yeux. Il est épuisé. Combien de fois encore va-t-il devoir tuer ces jeunes vierges dans ses rêves pour les dépouiller de leur parfum ? Pour combien de temps encore sera-t-il le laquais de Baldini ? Il exècre Grenouille de la même manière qu'il l'envie. Il adore cette sensation de puissance qu'il éprouve lorsqu'il est *l'Autre*.

Il est aimé, adulé, vénéré. Il pourrait être Grenouille s'il le voulait, seulement, un sursaut d'*humanité* le retient prisonnier. Sa mère joue à la géôlière. Elle s'assure que le monstre ne s'échappe pas du monde des rêves.

– Et si tu avais une odeur...

Brusquement Jean-Baptiste ouvre les yeux.

– Et si j'avais une odeur... Mère, tu es cruelle.

– Voilà la cause de tous tes maux. Si tu en avais une, le monstre qui sommeille en toi serait sans doute rasséréiné.

– Rasséréiné ? Mère, voilà longtemps que je fais le même rêve, Grenouille ne connaît pas la paix.

La femme s'agite, elle cogite. Elle fait des grands gestes de la main, son regard pétille. Elle se rassoit proche de son fils. Elle attrape sa main encore brûlante.

– Je vais te la donner.

– Me donner quoi, mère ?

– Ce que tu as oublié dans mes entrailles : une odeur.

Jean-Baptiste éclate de rire. Un rire sans joie, hystérique. Il se dit que ses délires ont rendu sa mère folle. Puis il se surprend à penser fugitivement que ce n'est que justice. Ce raisonnement l'effraye. Il s'inquiète d'avoir eu une telle pensée. Il comprend alors que Grenouille n'est pas que dans ses rêves. Il est là et a toujours été là. Ce constat fait trembler Jean-Baptiste.

– Écoute-moi, je peux réparer ce qui est brisé en toi...

– Ce n'est pas ta faute, maman.

– Il est de mon devoir de te donner tout ce dont tu as besoin pour faire face à ce monde mauvais et absurde.

– Mais comment ?

– Tu l'as vu dans tes rêves, mon fils.

– Non !

– Tu es un artisan, tu es un génie, tu es un savant. Je te fais confiance.

– Si j'accepte, je serai un monstre.

– Non, seulement un bon fils. Allez, sèche tes larmes et cueille cet humble bouquet. Je n'ai que cela à t'offrir.

Elle le sert fort dans ses bras. Grenouille est étouffé par la violette et le poisson. Il pleure son égoïsme qui le presse d'accepter. Il suffoque dans le cou de cette femme qui ne veut que son bonheur, son bien-être.

– Je n'ai jamais connu une telle pureté. Jamais espéré un tel amour. La vénération dont Grenouille est l'objet dans mes rêves ne s'en approche même pas.

– Cesse de te comparer à Grenouille, tu n'es pas lui. Ciel, comme j'aurais voulu que tu acceptes ton destin, comme j'aurais aimé que Dieu te prenne en pitié.

– Mère, pardonne-moi d'accepter.

– Il n'y a rien à pardonner.

Elle place les mains de son fils autour de son cou et l'encourage à presser. Son regard reste doux et aimant. Jean-Baptiste pleure la mort de sa mère et sa renaissance prochaine. Il se dit qu'il n'aurait jamais ici-bas de parfum aussi beau et pur que celui qu'il va extraire de ce corps mourant. Il sera aimé, il est aimé. Grenouille partira avec sa mère, Jean-Baptiste se promet qu'il donnera à son tour à ce monde de magnifiques parfums. Nul besoin de le craindre, il sera comme eux, il sera humain. La quête de l'impossible qu'il poursuivait dans ses rêves prend fin ici et maintenant. Respire, Jean-Baptiste, respire.

Saviez-vous que...

1.

La sirène désigne, selon la mythologie grecque, une créature mi-femme mi-oiseau. C'est sous l'impulsion des légendes nordiques qu'on s'est mis à la représenter avec une queue de poisson. Il demeure que dans les deux versions, la sirène cherche à envoûter les marins.

2.

Une légende indienne décrit l'Acheri comme le fantôme d'une jeune fille au corps décharné, animée par la vengeance. Elle apparaît la nuit pour propager des maladies mortelles chez les humains (surtout les enfants), annonçant la mort par son chant lugubre et son jeu de tam-tam. La série *Supernatural* ainsi que le film *Grudge* mettent en scène une telle créature.

3.

La mythologie inuite est riche en créatures légendaires. Les Adlets désignent une tribu de créatures mi-humaines, mi-canines. Possédant des jambes de chien et un corps d'homme, ils s'apparentent au loup-garou classique, mais à une différence près: ils ne changent pas de forme. Agiles et agressifs, ils apprécient la chair humaine.

4.

Appartenant au folklore arabe et perse, les goules sont issues des contes des *Mille et une nuits*. Elles ont la faculté de changer d'apparence, prenant la forme tantôt d'une séduisante jeune femme, tantôt d'une hyène. Une seule constance : leurs pieds sont fourchus. Elles errent dans les cimetières afin de se repaître de cadavres.

5.

Le zombie renvoie aux rites vaudous africains. La zombification, pratiquée par un sorcier, consiste à droguer un individu pour le faire passer pour mort. Après avoir été enterré, il est sorti de terre et, privé de conscience, devient une marionnette entre les mains du sorcier qui, souvent, le destinera aux corvées.

6.

Le Père Noël possède une sorte de jumeau diabolique. Il porte le nom de Krampus et est associé à la date du 5 décembre. On aura deviné que plutôt que d'offrir des cadeaux, il punit les enfants qui n'ont pas été sages.

7.

En 1486 paraît le *Malleus Maleficarum*, véritable manuel d'instruction dans le cadre de la chasse aux sorcières qui atteint son apogée entre 1560 et 1630. L'ouvrage connaîtra un immense succès et sera réédité une trentaine de fois jusqu'en 1669. Les auteurs y expliquent, entre autres choses, la façon de capturer les sorcières et les techniques d'extorsion des aveux. On y affirme notamment que les taches de naissance et la maigreur sont des indices indéniables de la « marque du diable ».

8.

On attribue à Thug Behram, chef de gang ayant opéré en Inde entre 1790 et 1840, le meurtre de 931 personnes qu'il étranglait avec un foulard de cérémonie, ce qui fait de lui le tueur en série le plus prolifique de l'histoire. Il semble qu'il faille néanmoins revoir ce chiffre à la baisse : il aurait confié que s'il a bien été présent lors des 931 assassinats, il aurait tué environ 125 hommes de ses propres mains et assisté à l'étranglement de 150 autres.



librairie • papeterie • informatique

#ÇA FAIT CHANGEMENT!

Deviens MEMBRE

www.coopahuntsic.qc.ca

- ✓ PROFITE DE RABAIS SUR TOUS TES ACHATS
- ✓ PARTICIPE À LA GESTION DE LA COOP
- ✓ ET BIEN PLUS...

Campus d'Ahuntsic | 514 382-2634

Campus de Marie-Victorin | 514 328-3814

SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

 Coop Ahuntsic  marievictorin.coop
 coop_ahuntsic

Collège Ahuntsic

Le Collège Ahuntsic est fier de s'associer à la réalisation des revues littéraires *Horizons*. Félicitations aux finissant.e.s des programmes d'Études littéraires et de Graphisme!



PORTES OUVERTES
 14 novembre 2019 • 14 h à 20 h
 30 janvier 2020 • 16 h à 20 h

COMPÉTENCES CROISÉES

Études littéraires

Graphisme

Techniques
de l'impression



Horizons

Saluons la collaboration fertile
de ces trois départements du Collège Ahuntsic
dans la réalisation de cette revue littéraire.

Longue vie à *Horizons*!



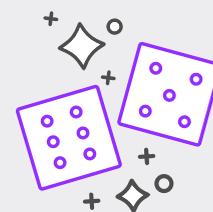
REPRÉSENTATION
ET MOBILISATION



COPIE-CONFORME



CARNAVAL
ÉTUDIANT



CLUBS
THÉMATIQUES



CAFÉ QU'ON SERT



DROITS
ÉTUDIANTS



PLAINTÉ
PÉDAGOGIQUE



VOTRE ASSOCIATION
ÉTUDIANTE

AGECA NOTRE
FORCE
ÉTUDIANTE

Crédits

Directeur de publication

Fabien Ménard

Comité de rédaction

Marianne Collette

Myldred Etienne

Kessika Eugène

Iris Leducq

Sajed Mohamad

Annie Ryan

Coordination

Manon Bédard

Graphisme

Raphaël Jean

Étienne L'Italien

Maxime Lapointe

Marie Meunier

avec la collaboration

de l'ensemble de la classe

Révision linguistique et correction d'épreuves

Fabien Ménard

Elsa Myotte

Impression

Michel Éric Gauthier

Police de caractères

Graphier et Cirka, fournies

par Pangram Pangram Foundry

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada

Périodicité : 1 numéro par année, vol. 17 (2019)

ISSN : 1705-8465 Horizons

Éditeur : Collège Ahuntsic

Adresse postale : 9155, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) H2M 1Y8

Téléphone : 514 389-5921, poste 2820

Télécopieur : (514) 389-4554

Courier électronique : fabien.menard@collegeahuntsic.qc.ca

